

Le Réveil anarchiste

La paix de Chamberlain veut maintenant l'écrasement par la guerre de l'Espagne et de la Chine.

RÉDACTION et ADMINISTRATION
6, Rue des Savoises, GENÈVE

Paraît tous les quinze jours
Le numéro : 15 centimes

Suspendre jusqu'à nouvel avis
tout envoi par mandat ou chèque postal

SUISSE et UNION POSTALE
Abonnement : Une année, fr. 5.—
Six mois, fr. 2.50

Enfants d'Espagne Face à la Guerre

Malgré l'escoquerie de 2224 francs dont nous sommes victimes de la part du Ministère public fédéral, nous n'avons pas voulu interrompre nos secours à nos camarades d'Espagne, qui viennent de nous adresser un appel particulièrement émouvant en faveur de leurs enfants. Il est urgent d'en évacuer le plus grand nombre possible d'un territoire où MM. Chamberlain et Daladier estiment qu'il est parfaitement légal, permis et pacifiste de les massacrer jour après jour. Ceux qui échappent à cette mort violente sont d'ailleurs voués à une mort lente par sous-alimentation, les rendant incapables de résister à la moindre maladie. Au surplus, ces enfants ont conscience du terrible danger qui les menace ; ils ont vu, de leurs yeux épouvantés, des corps déchiquetés et chaque alerte provoque en eux des chocs nerveux. Les navires anglais que M. Chamberlain laisse bombarder et couler, avec contrôle à bord, ne sont pas chargés d'armements mais de vivres. Leur destruction est légitime selon le Premier de l'Empire britannique, la reine des mers. Les hordes franquistes ne pouvant vaincre par les armes comptent vaincre par la faim, et la perfide Albion y contribue directement et ouvertement au nom de la non-intervention. Contre l'Espagne républicaine il n'y a pas d'infamie qui ne soit permise.

En réponse à l'appel des camarades d'Espagne, nous avons repris une proposition déjà faite il y a une année. Faire servir le bâtiment de la Colonie italienne des vacances de Saint-Cergues, édifié par le travail bénévole d'une équipe d'ouvriers sous la direction de l'un de nos camarades, à loger une colonie d'enfants espagnols ; 125 d'entr'eux pourraient y trouver asile. Le Comité italien de la Colonie s'est déclaré d'accord, mais il reste à trouver les sommes considérables pour la réalisation de ce projet.

Tout d'abord l'hiver approchant et le bâtiment ayant été construit en vue d'un séjour d'été, l'installation du chauffage central s'impose. Ensuite la nourriture des enfants calculée à un minimum de 8 francs français (1 franc suisse), représente une dépense journalière considérable. Le Groupe du Réveil de Genève n'en a pas moins décidé de prendre à sa charge trente enfants, ce qui représente une dépense mensuelle de 900 francs, sans compter encore notre participation à l'installation du chauffage central.

Nous nous adressons à tous nos camarades en Suisse et à l'étranger. Dans chaque localité un camarade connu pourrait réunir les fonds par souscription et ensuite nous donnerons l'adresse à laquelle les envoyer. Ne pas se servir de mandat ou de chèque postal à l'adresse du journal ou du camarade Bertoni, car par un révoltant abus de confiance de l'Administration des Postes, il ne nous est pas consigné ni renvoyé à l'expéditeur.

Les difficultés ne doivent pas nous décourager ; nos camarades d'Espagne en connaissent bien d'autres et y font face avec une ténacité et un héroïsme admirables. Sachons nous imposer notre part de sacrifices. Demain la guerre bourgeoise pourra bien nous en valoir d'autres que nous subissons avec l'ordinaire passivité, et cette guerre découlera du fait que nous n'aurons pas su, en Suisse comme partout ailleurs, nous insurger contre l'assassinat de l'Espagne.

La souscription pour nos frères d'Espagne est désormais destinée à la Colonie d'enfants espagnols de Saint-Cergues.

L. Bertoni

Total précédent . . . Fr. 187.45
Genève : R. P. 2.40, L. B. 5.— » 7.40
Charles, pour pension Lucette » 120.—
Saint-Gall : Z. C. » 2.50
Reliquat caisse locale V. P. . . » 5.95

Total Fr. 323.30

Phrases de résignation.

Nos camarades français disent à présent quelques bonnes vérités, qui malheureusement s'accompagnent de phrases ne correspondant qu'à des vérités idéales et non à des faits. Citons :

Dire non à la guerre.

Cette guerre n'est pas notre guerre.

Ne cédez pas à la guerre. Par tous les moyens opposez-vous au crime, opposez-vous au suicide.

Refusez-vous au massacre.

Toutes phrases auxquelles l'on peut souscrire si elles signifient action, mais elles ne signifient que résignation. Et elles ne peuvent actuellement signifier que cela. Inutile, en effet, d'opposer la révolution à la guerre, car la révolution entraînerait immédiatement l'invasion étrangère et ce serait toujours la guerre ; or, nous avons l'impression que le désarroi et la panique régnant actuellement en France ne découlent que d'un pacifisme intégral exigeant toutes les capitulations. Cela n'a certainement rien à voir avec une mentalité révolutionnaire.

Regrets tardifs.

Glanons dans le dernier numéro du « Libéraire » :

De toute façon, regrettons que les pauvres copains espagnols qui luttent depuis vingt-six mois contre la plus honteuse des coalitions fascisto-démocratiques, ne puissent espérer un peu de répit que de la tension internationale et de la menace d'une guerre mondiale.

Regrettons-le surtout pour les ouvriers occidentaux qui, au nom de la paix, sacrifient leurs frères d'Espagne et qui ne s'en trouvent pas moins aujourd'hui au bord de la guerre.

Il est évident que se désintéresser non seulement de la guerre d'Espagne, mais déjà précédemment de celle d'Ethiopie, c'était glisser toujours un peu plus sur la pente de la guerre. Les choses s'aggravaient jour après jour aux yeux de tout le monde, mais ces yeux se fermaient obstinément. L'ordre de marche force à les ouvrir.

Comme Chamberlain.

Autre citation, à laquelle nous aurions aimé voir s'inspirer fermement l'action de nos camarades, au lieu de hurler avec les loups du pacifisme déguisés sous des peaux de moutons. Il s'agit de l'attitude des prolétariats internationaux :

Ils ont à ses débuts abandonné la révolution russe, qui, de la sorte, n'a pas réussi à acquérir un caractère internationaliste et a dégénéré dans la pire des oppressions ; ils ont laissé écraser la révolution bavaroise, les spartakistes ; ils ont de même abandonné la révolution hongroise.

Enfin, suprême veulerie, « pour sauver la paix », ils ont laissé tomber la révolution espagnole, la plus riche depuis la révolution française en virtualités de justice sociale et d'élévation morale.

Maintenant la guerre est là. Les prolétaires de France, d'Angleterre qui n'ont pas voulu risquer l'ongle de leur petit doigt pour venir en aide à l'Espagne qui menait contre Franco la guerre de classe véritable, seront entraînés dans l'engrenage de la guerre impérialiste. La guerre capitaliste les broyera tout entier.

A moins que renvoyant dos à dos les deux bandes de gangsters qui se disputent avec leur peu la possession de l'Europe, ils refusent catégoriquement leur adhésion à la guerre et forcent leurs organisations à entreprendre enfin cette politique autonome de la classe ouvrière, qui ne pouvant admettre que des solutions de paix, fasse régner la justice économique et sociale aussi bien entre

les individus qu'entre les collectivités.

Espérons encore — contre toute espérance — que pour en arriver à cette solution de bon sens, la folie internationaliste et guerrière ne leur fera pas payer, par des millions de cadavres, leur aveuglement.

Forcer les organisations qui en Italie et en Allemagne n'existent pas ! Il faut être deux pour s'embrasser à moins d'être treindre le vide. Eh, oui, le grand crime est d'avoir laissé tomber la révolution espagnole, de ne pas vouloir s'y brûler les doigts, tout comme Chamberlain.

C'est l'axe qui a raison.

Toutefois dans la presse « révolutionnaire », même à présent, s'étalent des excuses, des justifications pour Hitler et Mussolini. Tout le tort est aux Ethiopiens, aux Espagnols, aux Tchèques, aux Chinois, aux Autrichiens. N'y a-t-il pas des raisons démographiques et économiques pour livrer le monde entier à Hitler, Mussolini et au Mikado ?

C'est incroyable les niaiseries qui s'écrivent pour conseiller de laisser passer partout le fascisme.

Toutes les offres pour sauver la paix ne sont en réalité que des offres pour augmenter les possibilités de guerre de l'axe. Il y a aussi des démonstrations contradictoires : les unes pour prouver que la puissance économique des Etats dits démocratiques peut empêcher la guerre ; les autres pour conseiller de faire cadeau aux Etats fascistes de tout ce dont ils manquent pour guerroyer.

Un chiffon de papier de plus

Le Centre syndical d'action contre la guerre, après avoir proposé « la neutralisation politique de la Tchécoslovaquie », sans doute par un traité chiffon de papier qu'il faudrait ensuite laisser déchirer comme le traité tripartite et le pacte d'amitié garantissant l'intégrité territoriale de l'Ethiopie, car autrement ce serait encore la guerre, — en vient à cette conclusion :

Pour la solution pacifiste du problème tchécoslovaque, rejet des solutions de force.

Pour la tenue immédiate d'une conférence européenne en vue de régler pacifiquement les différends actuels.

Travailleurs ! Exigez de vos organisations qu'elles agissent sans délai contre toutes les guerres. Résistez aux porteurs de torches de toutes les couleurs. Attention aux fausses nouvelles.

De telles propositions témoignent d'une candeur naïve, et il ne faudrait pas oublier qu'avant le problème tchécoslovaque, il y a les problèmes espagnols et chinois. Les impérialismes « démocratiques » ont renoncé à la solution de force. Est-ce que la guerre n'en sévit pas moins ? Et les pacifistes, que se proposent-ils, que font-ils contre ces deux guerres ? Rien d'autre que de laisser entière liberté aux agresseurs. C'est à n'en pas douter ce qu'ils souhaitent aussi pour la Tchécoslovaquie, ni plus ni moins. Contre toutes les guerres, non pas pour la libre disposition, mais pour la libre agression des peuples. C'est terrible de s'être laissé enfermer dans le dilemme où l'Europe se trouve actuellement, mais la passivité systématique ne solutionne rien et aggrave tout.

Griserie de mots.

Voici pour terminer quelques réflexions de Georges Pioch :

Pour que l'Europe vive en paix, il faut d'abord qu'elle puisse vivre. Elle ne le peut, vous le savez bien, aussi longtemps qu'elle s'agit dans le corset de traités qui ne pouvaient qu'être gros de guerres possibles.

Faites que l'Europe vive. Et, pour cela, sauvez d'abord celui sans qui rien humainement n'est possible : c'est-à-dire, tout banalement, le pauvre genre humain.

Vous êtes le nombre, et — dérisoire ! — vous n'êtes pas la force.

VAIN APPEL

Le service de presse de l'Association suisse de défense aérienne passive communiquait dernièrement cet appel de la Croix-Rouge internationale en faveur de la protection de la population civile contre les bombardements aériens :

« Les 54 Sociétés nationales de la Croix-Rouge assemblées au sein de la XVI^e Conférence internationale de la Croix-Rouge réunie à Londres le 20 juin 1938, en attendant les résultats de leurs efforts pour assurer des mesures générales pour la protection de la population civile, s'adressent au nom de l'humanité aux autorités compétentes de tous les pays afin d'empêcher ou de restreindre les bombardements aériens de façon que soit sauvegardée la vie des femmes, enfants et vieillards sans défense. Les Sociétés adressent un appel pressant à ces autorités pour que, dans tous les lieux où la vie des civils peut être mise en danger par des opérations militaires, il soit pourvu à l'évacuation des femmes et des enfants dans des zones de sécurité sous la protection de la Croix-Rouge.

« Les Sociétés nationales de la Croix-Rouge désirent exprimer leur fervent espoir que des mesures efficaces seront prises sans délai en vue d'aboutir à des accords sur ce point entre tous les Gouvernements conformément à l'esprit chevaleresque et humain qui est celui de la Croix-Rouge. »

Trois mois se sont écoulés depuis cet appel, trois mois pendant lesquels les carnages dénoncés ont continué en Espagne et en Chine toujours plus fréquents et meurtriers, au milieu, en somme, de l'indifférence de ce qu'on appelle « le monde civilisé ». Le suprême effort dont les peuples sont désormais capables, c'est de béler : paix ! paix ! — mais quant à juguler les massacreurs — ce qui pour un groupe de 54 nations ne devrait pas être difficile surtout vis à vis d'un quelconque général traître — personne n'y a songé. M. Chamberlain questionné à ce propos : Est-ce permis ? — a répondu affirmativement. Infamie bourgeoise et nullité prolétarienne !

Vous êtes la santé ; mais les plus malades d'entre les hommes vous font la loi.

Vous n'ambitionnez que de vivre, et vous mettez toute votre gloire à étendre votre cimetièr.

Ayez, enfin, la volonté de la paix, celle qui veut ce qu'elle veut, celle qui fait la seule véritable dignité humaine.

Et, sauvés par vous-mêmes, vous ne cesserez plus d'être sauvés.

Il n'y a plus de corset de traités, puisque tous ont été systématiquement violés et l'insécurité n'a fait que grandir. C'est du système capitaliste et non des traités que le monde souffre surtout, et l'attaquer ce serait la guerre. Donc laissons-le en paix.

Pour sauver le pauvre genre humain, il faut se dresser contre ceux qui le conduisent à sa perte, il faut se battre comme nos camarades espagnols, il faut être à même de mener sa lutte.

C'est aussi l'enseignement des pacifistes à tout prix qui fait que le nombre n'est pas la force.

Les malades ne font la loi qu'en tant qu'on renonce à les affronter.

Rien de plus naturel que d'être attaché à sa guenille, à condition toutefois de ne pas l'abandonner au premier chiffonnier venu, de ne pas accepter la mort civile en attendant d'être voué à la mort physique.

Une paix voulant ce qu'elle veut, une paix digne serait-elle donc de s'incliner devant toutes les exigences fascistes ?

Se sauver soi-même ne présuppose-t-il pas de repousser ceux qui viennent vous attaquer ?

Ces remarques nous paraissent nécessaires, afin de ne pas se griser de mots. Notre émancipation ne sera pas faite d'une série d'abandons.

Vieil article

Entendons-nous bien. Le communisme dont il est question ci-dessous, dans un article publié par nous dans notre numéro du 10 mars 1917, n'a rien à voir avec ce qu'on désigne faussement aujourd'hui par communisme : l'absolutisme et le capitalisme d'Etat russes. Il est bon de rappeler qu'à ce moment-là, Lénine lui-même se disait social-démocrate et non communiste. Maintenant, afin d'éviter toute équivoque, nous ne nous disons plus communistes, mais, en réalité, nous le sommes restés en matière économique, sans en faire un dogme étroit, c'est-à-dire en prévoyant qu'un premier temps surtout plusieurs systèmes pourront être appliqués, l'expérimentation même venant décider ensuite du meilleur.

Voici donc notre article qui rappelle un des scandales dépeignant bien nos maîtres ;

Le communisme

La presse bourgeoise nous a conté dernièrement le scandale de cet illustre patricien bernois, von Erlach, l'héritier d'un grand nom historique, conseiller d'Etat et colonel-brigadier par surcroît, convaincu « d'avoir le jour même où le Conseil fédéral prit son arrêté interdisant, sous des peines sévères, l'accaparement et l'accumulation des denrées alimentaires, fait transporter dans sa demeure un camion plein de provisions de sucre, de riz et de saindoux, achetées chez un marchand en gros de la ville fédérale, président lui-même de la commission de subsistances. Il y avait, paraît-il, de ces vivres, pour nourrir amplement quatre ménages durant six longs mois. »

Comme il arrive toujours en pareil cas, le coupable en a été quitte après avoir rendu les marchandises au commerçant, ce qu'il ne fit d'ailleurs que de bien mauvaise grâce, puisqu'il fallu pour cela rien moins qu'un petit billet de M. le conseiller fédéral Schulthess menaçant la saisie des provisions incriminées.

Ce fait, après avoir amusé beaucoup la galerie des badauds et fourni même à certaines feuilles bourgeoises l'occasion de dénoncer sur un ton plutôt de raillerie que de blâme, celui qui ayant la mission d'appliquer la loi la foule aux pieds, ne tardera pas à être oublié.

Nous croyons qu'il vaut la peine de s'y arrêter, mais non pas pour se livrer à des attaques personnelles ou ayant un but politique quelconque contre le gouvernement bernois, qui s'est montré somme toute bien digne de sa caste. Non, sa peccadille ne mérite d'être relevée que si elle doit nous amener à des considérations d'ordre bien plus général et important. En effet, pourquoi ce von Erlach serait-il coupable d'avoir accaparé une valeur en marchandises d'environ 5000 francs, alors qu'il est de pratique constante et courante dans la société bourgeoise tout entière d'accaparer des valeurs de toute nature cent, mille fois supérieures à celle dont il s'agit ?

Pourquoi posséder des millions en banque, ou un outillage industriel desservi par des centaines d'ouvriers, ou de grandes propriétés, ou des immeubles loués à de nombreuses familles, ou des matières premières et des denrées de grande consommation en quantité telle à en pouvoir imposer le prix sur le marché, — pourquoi tout cela, disons-nous, serait-il légitime et seul l'achat d'environ 5000 francs de marchandises deviendrait-il un délit ? Est-ce que priver la grande majorité des hommes de la terre, des machines, des produits, des moyens de transports et des valeurs d'échange n'est pas autrement grave ?

Alors même que nous sommes pressurés de milliards, feindre des airs d'honnêteté pour nous avoir fait rendre quelques milliers de francs, voilà bien une grossière tromperie à laquelle malheureusement beaucoup se laissent encore prendre ! C'est ainsi que tel écrit qui nous paraît fait pour éclairer le peuple, ne vise en réalité qu'à détourner son attention de la grande question qui prime toutes les autres, celle de la propriété. Le même jour que M. von Erlach tentait l'accaparement de 5000 francs de denrées, combien d'autres ont réalisés des bénéfices de beaucoup supérieurs et cela très légalement !

La guerre nous a valu un communisme autoritaire de privations, dont nous ne sommes à vrai dire nullement ravis ; mais nous pouvons en déduire la légitimité d'un communisme libéral de bien-être à réaliser avec la paix. Si chacun a droit à sa part en temps de disette, à plus forte raison devra-t-il l'obtenir en temps normal ou d'abondance. S'il est juste aujourd'hui de répartir équitablement les « disponibilités », pourquoi cela ne le serait-il plus demain ?

Nous n'envisageons que le principe qui a donné naissance aux cartes de consommation, tout en sachant très bien qu'avec l'inégalité actuelle, beaucoup n'ont pas les

Notre Défaite

Quelle que soit l'issue de la crise tchécoslovaque, que nous ignorons encore à l'heure où nous écrivons ces lignes, elle marquera une défaite de plus du prolétariat. Que de nouveaux millions de sujets passent sous la domination hitlérienne, ou que la guerre éclate, ou que la situation demeure sans solution et toujours menaçante — dans les trois cas les peuples auront marqué leur impuissance et resteront les jouets des pires aventuriers.

Les travailleurs, à force de socialisme électoral et parlementaire, parfois même ministériel, ont totalement oublié qu'ils devaient avoir une politique ou pour mieux dire une ligne de conduite à eux. A force de suivre la politique bourgeoise et de s'y conformer, adapter et incorporer, ils ne sont plus capables d'avoir une doctrine et une action bien distinctes. Ce sont des suiveurs du régime, même lorsqu'ils paraissent le combattre, parce que pour finir ils en acceptent toujours toutes les impositions et les mesures, même celles les plus ouvertement dirigées contre eux. Et il faut une grande dose de bonne volonté pour reconnaître en cela cette lutte de classes, dont on nous corne les oreilles.

L'exploitation patronale de même que l'oppression étatiste sont garanties surtout par des forces prolétariennes ; et il est évident que si le prolétariat disposait pour lui non de toutes ses forces, mais simplement de celles qu'il met au service de la classe ennemie, qui sont d'ailleurs les seules agissantes et aguerries, la victoire du Travail ne tarderait pas longtemps.

Depuis deux ans, il a été fait grand cas de cinq millions de syndiqués français, mais il suffirait d'établir même sommairement ce qu'ils ont fait pour le Capital et l'Etat et ce qu'ils ont ou plutôt n'ont pas fait pour eux, et il apparaîtrait que leur fameuse lutte de classes il s'en faut de peu pour qu'elle soit entièrement nulle. La même remarque pourrait être aussi faite pour toutes les Internationales syndicales et socialistes, qui continuent à n'exprimer que des désirs, mais jamais à affirmer et à appliquer des volontés. Cela suffirait à expliquer que le monde entier va à la dérive, bien que d'autres causes entrent sans doute en jeu.

Il n'est peut-être pas inutile de se rendre compte que la classe privilégiée est forte des forces de la classe déshéritée, qui en partie la défendent directement, tandis que l'autre partie est, pour ainsi dire, neutralisée. Bien rare est, en effet, le cas de révoltes ouvrières ou paysannes.

Que dire, d'ailleurs, des grandes villes à majorité socialiste se transformant en un tour de main en villes fascistes et nazistes ? Leur « conscience de classe » ne devait pas être bien grande et leur puissance d'organisation encore moins. Un pacifisme venant diminuer encore le peu d'esprit de lutte qui pourrait subsister n'est vraiment pas à souhaiter dans les pays où la domination fasciste ne fait que commencer.

Cette vision nette de la réalité, loin de nous décourager, doit nous inciter à fournir un bien plus grand effort, et sans trop tarder.

moyens de s'acheter ou doivent rogner la part qui leur est réservée, tandis que d'autres arrondissent et multiplient la leur. Dans un monde comme le nôtre, rien d'équitable ne peut se réaliser, avant qu'une crise révolutionnaire intervienne pour renverser bien des obstacles ; mais en attendant la leçon des faits ne doit nullement être négligée par nous.

C'est ainsi que la guerre, qui, à entendre ces plus fougues partisans, devait signifier aussi la condamnation des utopies communistes, leur a donné une valeur plus grande que jamais. Ce n'est qu'en y recourant que chaque nation cherche à se sauver aujourd'hui de l'écrasement ; mais comment ne pas voir que ce sera aussi le plus sûr moyen pour hâter plus tard le relèvement des populations appauvries et plus tard encore pour en finir avec la misère navrante, d'une part, et avec la spéculation hideuse, d'autre part ? Et ne sera-t-il pas, enfin, ridicule de parler de paix, aussi longtemps que la guerre subsisterait à l'état permanent entre dépossédés et privilégiés, entre groupes des spéculateurs visant à l'hégémonie des exploitations, des marchés et des débouchés ? Comment donc en finir, si ce n'est précisément avec le communisme ?

L. B.

Démocratie anglaise :

Madame Chamberlain à Burgos

Monsieur Chamberlain à Berchtesgaden

Intellectuels

Le Comité français de vigilance des intellectuels a publié le rapport ci-dessous sur la situation en France, remarquable pour ses précisions. Malheureusement ou est l'action de grande envergure pour redresser tout cela ? C'est un peu le défaut de nous tous de bien dénoncer les maux, mais de s'avouer tacitement impuissants à les guérir.

LA LUTTE CONTRE LE FASCISME A L'INTERIEUR

Rapport de C. Audry : La Fascisation progressive du pays par la préparation à la guerre.

Signes de cette évolution redoutable :
1° Point de départ : Economie de guerre. Croissance vertigineuse des dépenses d'armement, donc multiplication des travaux improductifs. D'où, baisse rapide du niveau de vie général ; réduction des crédits essentiels (4 % du budget total à l'Instruction Publique, au lieu de 6 % l'an dernier) ; grands travaux... mais pour l'évacuation de Paris ; allègements par décrets-lois... mais aux industries de guerre, etc., etc....

2° Conséquences sociales : Réformes ajournées ou destinées, si on les réalise, à être captées par et pour la machine militaire (contrôle des changes, nationalisation...). Semaine de 40 heures à peu près liquidée dans la métallurgie. Produire, produire... pour la guerre !

3° Conséquences morales : Marche convergente vers l'Union Nationale. Unanimité à la Chambre et au Sénat. Campagnes dans toute la presse pour créer une psychose de guerre (titres, dessins style 1914). Mobilisation du cinéma. Vers une mystique de la Défense passive. Puis, les décrets-lois contre les étrangers : perquisitions, rafles, expulsions policières ; primes à la délation. Espionnage ; chasse aux mauvais Français (cf. l'« Humanité »).

4° Conséquences politiques : Renforcement des Pouvoirs. Promulgation de la Loi sur l'organisation de la nation en temps de guerre, applicable « en cas de tension ». Au centre : le nouveau Ministère de la Défense Nationale. Organes nouveaux : Caisse autonome de la Défense Nationale, Conseil Supérieur de la Défense Nationale (avec adjonction récente de Mandel). — Aux Colonies, rigueur et régression partout accrues.

Cette fascisation se produit chez nous, non pas par un mouvement de masses, mais sous la forme de la vieille réaction nationaliste (modèle Schuschnigg ou Le-roux).

En mars, de Kérillès réclamait le Front Français avec : un ministère de Salut Public, la mise en vacances du Parlement (c'est fait) ; la synchronisation de la presse (cela commence) ; la dissolution des Syndicats et la révision de la Constitution (cela reste à faire).

Nous empruntons à la presse bourgeoise française :

Le 3 août, René H., 27 ans, se faisait arrêter rue Gustave-Alliaume, alors qu'il cherchait sa pitance dans les poubelles : huit jours de prison pour vagabondage.

Dut en souffrir la virginité de son casier judiciaire, ce malheureux sera certainement satisfait d'être logé et nourri pendant une semaine aux frais de la collectivité. On est cependant un peu honteux d'apprendre qu'en l'année 1938, le fait de cambrioler une boîte à ordures devient un crime digne de l'embastillage. On plaint les chiens errants qui cherchent leur subsistance dans une poubelle, mais si un homme de vingt-sept ans, probablement sans travail, se livre à cet abominable forfait, on le châtie pour vagabondage.

La même inculpation a été retenue contre Eugénie A., cinquante-huit ans, parce qu'en temps ordinaire « elle habite une grotte de la Montagne-Neuve ». A-t-on voulu la punir de vivre comme une troglodyte, alors que tant d'appartements et de villas sont à louer ? C'est fort possible, car nous ne voyons vraiment pas comment on pourrait lui faire grief de s'imposer un habitat que les bêtes les plus sauvages n'adoptent qu'à regret.

Le même jour, nous apprenions qu'un escroc venait d'être remis en liberté et rendu à son confort, parce qu'il avait payé une caution très certainement prélevée sur l'argent volé à ses victimes.

Tant de clémence pour les uns, et tant de rigueur pour les autres, nous inciteraient à penser que la justice n'a guère fait de progrès depuis le Grand-Frédéric :

Selon que vous serez puissant ou misérable, Les jugements de cour vous feront blanc ou noir.

Monsieur Paul Reynaud, il y a encore des faux poids sur votre balance !

Alimentation

Soucieux d'étendre le rayon d'action du « Réveil syndicaliste », nous nous sommes approchés d'un militant de la F.C. T.A. et lui avons posé quelques questions pour les lecteurs du « Réveil ».

— Camarade, puisque tu jouis d'un moment de liberté, voudrais-tu, pour notre journal « Le Réveil », nous parler de cette profession d'employés d'hôtels, cafés et restaurants que tu connais si bien. Nous entendons tellement de choses quant aux conditions d'existence et d'organisation de ces travailleurs, que nous voudrions être une fois à même de nous faire un jugement sur certains faits que nous connaissons et qui nous paraissent surprenants à une époque où le progrès devrait doter chacun d'un minimum de bien-être ?

— Oui, certainement. D'autant plus que cette question mérite d'être un peu plus connue de toutes les couches de la population. Je n'ai que des indications superficielles à te donner ; mais elles suffiront à donner aux lecteurs du « Réveil » une idée de notre vie, car si nous voulons entrer dans les détails, signaler tous les abus et toutes les exploitations dont nous sommes victimes, un volume n'y suffirait pas. Aussi bien, venons-en aux faits :

Conditions de travail.— Bien que quelques-unes d'entr'elles soient réglées par des règlements communaux, cantonaux ou fédéraux, nous ne sommes au bénéfice d'aucun contrôle effectif de la part des autorités qui ont la responsabilité de faire respecter les lois, et si ce contrôle existe, il s'avère vite inapplicable.

— Pour quelle raison ?

— Je ne le sais. Je suppose que la peur de froisser quelque personnalité importante et la peur de leur déplaire sont les seules raisons qui mettent une entrave au devoir des autorités.

— Comment les autorités ont-elles été appelées à s'occuper de vos professions ?

— Après bien des années, les principales organisations sont arrivées à avoir une réglementation de leurs heures de travail variant de 48 à 52 heures. Chez nous, bien que nous ayons obtenu dans divers cantons des maximums de 72 heures de présence, cette norme n'est pas respectée. Il n'y a que peu — pour ainsi dire aucun — d'établissements qui s'y conforment. L'employé d'hôtel fait encore couramment 86 à 92 et même 96 heures de travail par semaine ! Et pour des salaires de famine.

— Souffrez-vous beaucoup de la concurrence féminine ?

— Oui, et de plus en plus nous voyons les femmes envahir notre corporation. Un exemple : dans le « Journal des Cafetiers et Restaurateurs » du mois d'août, nous pouvons lire un article pronant la formation d'une école de cuisinières pour cafés et restaurants. Le patronat cherche par tous les moyens à éliminer les hommes de ses établissements et les remplacer par des femmes. La raison est bien simple : économie. Au lieu de payer un chef de cuisine 180 à 200 francs et même plus par mois, on donnerait à une femme pour le même travail 80 à 100 francs, d'où économie appréciable. Pour le service de salle, il en est de même. Sous prétexte que la main-d'œuvre masculine se fait rare, le patronat cherche à implanter dans ces services de jolies femmes qui, sous les ordres d'un chef de service ou d'un maître d'hôtel, arrivera quand même à servir convenablement. Aussi les pourboires serviront à rétribuer pour une grande part ces beaux Messieurs qui ne se fatiguent en rien.

(à suivre)

PRESSE PATRIOTIQUE

La presse bourgeoise suisse, surtout celle romande et tout particulièrement celle gennoise trouve qu'en somme Hitler a raison. Elle a, en plus, un véritable culte pour Mussolini.

Or, voici ce que dans le *Corriere della Sera*, qui reste le plus grand journal de l'Italie fasciste, son directeur écrivait à la date du 14 août dernier :

Quelle attitude, par exemple, la Suisse adopterait-elle à l'égard d'un belligérant qui bombarderait le siège de la Société des Nations ou les bâtiments de Radio-Nations ? Comment réagirait-elle devant une bataille aérienne se déroulant dans le ciel suisse ?

Voilà les Suisses et tout spécialement les Genevois dûment prévenus du cas que fait l'Italie de la neutralité perpétuelle et intégrale de la Suisse ! N'importe que notre presse bien pensante et patriotique continuera à couvrir de fleurs Mussolini et à dénoncer le danger russe qu'elle aurait bien de la peine à expliquer honnêtement. Cela soit dit sans rien enlever à notre aversion pour le dictateur Staline, comme pour tous les autres dictateurs.

Imp. rue des rois

Le Réveil régional

La Croix-Rouge appelle à l'aide des populations bombardées; M. Motta répond que les aider est contraire à la neutralité suisse.

L'histoire des deux déserteurs d'Autriche

Nous n'aurions pas parlé de cette histoire si toute la presse romande ne s'en était occupée et, surtout, si les journaux réactionnaires n'avaient tenté de présenter cette petite affaire sous les aspects d'une grave machination mystérieuse. Et comme des faits peuvent être intéressants à connaître et à commenter, nous profitons d'en faire le sujet d'un papier.

Un voyage instructif

Disposant de six jours de vacances et n'ayant pas le tempérament au « far niente » sous les frais ombrages, je résolus de faire un voyage circulaire en Suisse et si possible... ailleurs.

Ce fut tout d'abord une enquête sur les misérables conditions de travail des ouvriers occupés aux travaux de fortifications à Ste-Croix. Le port suisse de Bâle me montra un aménagement très intéressant, qui pourrait évidemment fort bien exciter les convoitises des capitalistes allemands.

J'étais désireux de voir un peu l'ambiance en Allemagne. A trois reprises, les nazis bottés, cirés et rigides me firent faire machine arrière. Rien n'est plus compliqué que de passer une frontière avec un passeport ! Il est vrai que le mien contient pas mal de sceaux que les gabelous de l'Espagne républicaine n'ont pas pu s'empêcher d'y apposer.

Force me fut donc de rester sur la rive gauche du Rhin, sauf à Schaffhouse. Partout je constatais que la Suisse est sur le pied de guerre à sa frontière allemande. Fortins en béton armé, sentinelles l'arme au bras, manœuvres d'infanterie, d'artillerie, etc. Mais une chose me frappa : c'est le calme des populations et des fonctionnaires. Alors que nous bourgeois s'affirment en faveur du fascisme, les Suisses alémaniques, devant les risques des dangers d'un nouvel Anschluss, s'affirment, eux, nettement anti-hitlériens.

Quelle différence sur la frontière italienne ! Une ceinture de treillis et de fils de fer barbelés, derrière lesquels les sentinelles font les cent pas, le doigt sur la gâchette. Sur la route de Chiasso, d'immenses grilles, qui ne s'ouvrent que pour laisser passer les personnes et les voitures, une à une, après une fouille minutieuse.

Une population empoisonnée par une atmosphère de délation, de suspicion. C'est déjà l'ambiance des pays totalitaires.

La frontière de l'ancienne Autriche. L'exode des Juifs, dont la plupart avaient antérieurement esquivé leurs devoirs de solidarité avec ceux qui luttaient ouvertement, courageusement contre la vague du fascisme.

Que de développements l'on pourrait donner à ces observations de voyage faites en suivant la frontière d'un pays que guettent la guerre et l'invasion fasciste !

Auto-stop à 2.500 mètres.

La voiture peine pour passer le col. Tout-à-coup, l'on aperçoit deux hommes qui paraissent exténués et semblent avoir de la peine à soulever leurs bottes. De grosses limousines ont passé, sans s'inquiéter des signes de détresse. A notre tour de les rejoindre. Ce sont deux soldats, mais ils ont l'air si malheureux sous le faix de leur sac militaire ! Il y a de la place dans la baignole. Allons, ouste...

- Où faut-il vous conduire ?
- A la frontière française.
- Ah ! c'est loin, 300 kilomètres. Vous avez des parents là-bas ?
- Oui, en Amérique du Sud.
- Alors l'on s'explique :
- Nous sommes des déserteurs autrichiens.
- Quel âge ?
- 17 et 19 ans. Hitler nous a fait incorporer, car tous les enfants, garçons et filles, doivent participer à la militarisation. Goering est encore plus sadique que Hitler. Les Allemands ont tout razié dans notre pauvre pays. Le bétail, les provisions, les produits laitiers, tout est expédié en Allemagne. Le peuple autrichien crève de faim, les suppôts d'Hitler sont fort mécontents. Ils sont chassés de leurs postes par des hommes de confiance allemands. Si depuis le berceau les enfants sont militarisés, les chefs et officiers de troupe sont venus d'Allemagne pour appliquer des méthodes de « drill »

auxquelles s'ajoutent le mépris des colonisateurs.

C'est pour échapper à cela qu'un certain nombre de jeunes soldats autrichiens désertent. La plupart passent en Tchécoslovaquie. Ainsi l'on assiste au spectacle d'un peuple démoralisé et prêt à prendre les armes contre ses oppresseurs hitlériens. Et le moral de ce peuple ne doit pas être sans inquiéter le matamore nazi, et aussi la classe possédante des divers pays. Cette crainte de révolution déclenchée par le chaos de la guerre ne doit pas être pour rien dans certains efforts intéressés pour empêcher une conflagration mondiale.

Stupides polémiques.

Parce que nous avons fait le simple geste humain de recueillir et d'héberger deux jeunes gens, la presse bourgeoise nous impute à crime. Pensez donc, les anarchistes font désertir les soldats autrichiens pour les transférer en Espagne.

Jusqu'à quand faudra-t-il répéter aux imbéciles de la presse et de la police romandes que l'Espagne républicaine a en surplus du courage et des hommes à fournir au monde entier, et qu'elle ne sait que faire de volontaires.

Il semblait pourtant que dans certaines sphères l'on avait compris qu'un simple canon anti-aérien d'Oerlikon valait mieux qu'une compagnie de volontaires.

Dès lors à quoi riment ces interventions de la BUPO et, surtout, quand fera-t-on cesser le scandale de l'emprisonnement de ces deux jeunes gens dans les geôles de Vevey ? A quand leur libération ? Ou bien attend-on le moment propice pour les refouler entre les mains des bourreaux nazis ?

Singulière naïveté.

Nous avons vu des gens qui croyaient sincèrement que le devoir de citoyen était de livrer ces deux déserteurs à la police. Pour se justifier ils disaient : Mais, enfin, ces jeunes gens ont été imprudents, ils devaient rester dans leur pays.

C'est avec de telles mentalités qu'on laisse arriver les pires catastrophes. C'est parce que la grande majorité des gens essaient de toujours s'accommoder, qu'ils finissent par passer au laminoir de la guerre et de l'esclavage.

Dans notre colère, il nous prend parfois de souhaiter que bon nombre de ces citoyens très conformistes subissent le sort de leurs semblables des autres pays.

Le plus terrible, c'est que nous sommes — nous — les premiers frappés par les résultats de l'inconséquence de ces citoyens.

Voyez-vous, par exemple, certains de ces citoyens confortablement installés dans une fonction publique de tout repos, le jour où les nazis ne les utiliseraient que pour frotter le parquet des bureaux qu'ils martèlent de leurs bottes ?

Il faut croire que la conception patriotique fait disparaître non seulement les notions de solidarité humaine, mais encore l'instinct de conservation.

Certes, l'on peut désirer que des hommes de la trempe de ceux qui, pendant un pays totalitaire, restent à leur poste. Il peut surgir des événements qui permettent de régler certains comptes. Mais, surtout, que l'on n'essaie pas d'amoindrir le geste de ceux qui, bravant la hache du bourreau, se refusent à obéir. Car, enfin, se refuser à obéir, refuser de se laisser avilir, résister à la domestication, voilà des moyens essentiels à pratiquer, si le monde veut tenter d'échapper au cauchemar qui l'étreint.

Lucien Tronchet

REVOLTANTS MENTEURS

A lire la presse fasciste et naziste applaudissant à toutes les provocations, invasions, agressions qu'il plaît à Hitler, Mussolini et le Mikado de consommer, il apparaît que cela constitue la meilleure sauvegarde de la paix. Ne sauraient vouloir la guerre que ceux qui feraient mine de leur résister. Mais, si révoltante que paraisse une telle attitude, il se trouve parmi les niais du pacifisme, sans compter les canailles du fascisme international, ceux qui en font état pour conseiller aux victimes de laisser faire les bourreaux. Leverdays avait déjà dénoncé cette équivoque, en disant que la victime est plus sanglante que le bourreau. C'est donc elle la coupable, qui doit inspirer le plus d'horreur.

Genève

TRUST DES CIMENTS

Nous lisons dans le quotidien socialiste à propos de ce trust en Suisse, qui a fini par racheter la seule usine indépendante sur territoire genevois :

Malgré le prix surfait du rachat de l'Usine de Vernier, le trust ne perd pas son temps : dès que toute concurrence fut écartée, il n'eut qu'un but : récupérer le capital investi bien malgré lui en augmentant dans des proportions considérables le prix des ciments. Le sac de 50 kg. se vendait, en décembre 1937, à 1 fr. 25 ; actuellement, il est facturé 2 fr. 60, soit plus du double. La consommation annuelle pour notre seul canton étant d'environ 800,000 sacs, c'est donc un million que l'économie genevoise payera au trust pour le défrayer de ses peines. Nous ne mettons pas en ligne de compte la construction de la troisième usine des forces électriques du Rhône, qui doublera cette somme.

C'est là l'un des nombreux exemples des voleries que le capitalisme fait subir à la collectivité. Mais, bien entendu, de tout renchérissement, ce sont les salaires trop élevés, la semaine de 48 heures, le marxisme aussi qui sont les seuls responsables ! Et il faudrait surtout un Mussolini ou un Hitler pour rétablir l'ordre de la misère.

Lausanne

A QUOI SERT UNE COOPERATIVE ?

Notre dernier article sur ce sujet a fait jaser quelque peu. D'aucuns se sont sentis tout à tout un zèle syndicaliste. Souhaitons que cela ne soit pas un feu de paille et que ce zèle ne soit pas le fait de un ou deux, mais de tous ceux qui ont le privilège de travailler à la Coopérative des Ouvriers du bâtiment.

LA LIGNE MAGINOT ET L'USINE EGGLY

Toute vérité n'est pas bonne à entendre ! C'est ce qui se dégage de l'article de la « Lutte syndicale » concernant l'Usine Eggly, en réponse à nos réflexions dans le dernier numéro du « Réveil ».

Il est à remarquer qu'en tant que syndicalistes sincères, nous avons fait une critique objective de cette action, parce que nous pensons qu'entre camarades on peut utilement critiquer — on n'est pas encore synchronisés comme chez les fascistes, hitlériens et autres stalinien — sans pour cela mériter l'épithète de « démagogues titrés ».

Laissons donc l'injure de côté. C'est l'arme des faibles... et revenons à nos moutons.

Nous avons posé une question à laquelle le « Metteur au point » de notre journal syndical s'est bien gardé de répondre et pour cause :

Où ou non, y a-t-il eu une assemblée entre le 20 juillet, jour du conflit Eggly, et le 9 septembre, date de la première réunion... loupée ?

Non ! Soit exactement 7 semaines sans réunir les ouvriers. Vous pouvez parler de conscience, de responsabilité, de vote, etc., etc., cela ne change rien au fait : on ne laisse pas sept semaines s'écouler après un conflit aussi dur que celui de chez Eggly — pour lequel nos amis Buffat et Mignot se sont largement dépensés. Nous ne dénigrons pas, nous constatons.

Dans le labyrinthe du « Metteur au point », il est question d'assurance-chômage, de polémique dans les journaux politiques. C'est ce qu'il advient lorsqu'on trempe sa plume dans du vinaigre.

En fin d'article, il nous recommande de faire bloc pour l'éducation syndicale des membres, afin de faire de notre F.O. M.H. une sorte de Ligne Maginot. Absolument d'accord. Ce bloc se fera forcément avec nous, et nous prouvons notre intérêt à sa formation puisque nous discutons certaines actions.

Car, ne l'oublions pas, il n'y a que dans les pays totalitaires où les camarades de la base sont maltraités, voire même fusillés s'ils osent faire quelques réflexions à notre sens très utiles.

Pour l'honneur de notre F.O.M.H. espérons que nous n'en sommes pas encore là, mais qu'au contraire, on comprendra qu'elle ne deviendra forte qu'à condition que la saine critique soit admise

et développée parmi ses membres, sans que cela soit un monopole de « chefs ».

Concluons en recommandant aux camarades de ne pas laisser autant de semaines sans réunir les ouvriers d'une boîte en conflit, si l'on ne veut pas perdre tout le prestige qu'à pu nous donner l'action directe.

L'ajuteur

Châtel-Saint-Denis

Un état-major imposant.

C'est de celui de la F.C.T.A. dont il est question pour aujourd'hui.

Notre patelin a eu l'honneur de voir se déranger le dit état-major au grand complet, pour donner la réplique à notre fabrique Masson, manufacture de cigares.

Il est tout de même formidable de trouver des hommes de l'intelligence de nos mandataires syndicaux qui ont encore confiance dans un compromis avec la curaille de chez nous.

Les visites particulières au curé, à la direction Masson, etc., n'ont fait que renforcer ceux-ci dans leur hargne contre les syndiqués.

Avec la prétraille on ne discute pas, on agit. Et, dans le cas particulier, au lieu de mendier pour des syndiqués le droit d'association, la F.C.T.A. n'a qu'un devoir : faire connaître immédiatement au public les procédés de la fabrique Masson et des curés qui la soutiennent.

La soutane se fiche de nous-autres !

En attendant, les derniers syndiqués sont menacés et bientôt tous renvoyés de la boîte. Que valent les promesses faites par les exploités de ce régime ?

Ce que notre fédération doit faire pour soutenir ses membres, ce ne sont pas des prières — on n'en a que trop entendues —, mais parler haut et ferme. Les journaux syndicaux ne manquent pas. Faire connaître les produits Masson. Voilà.

Modzené

UNE DEFINITION DU MOT

« PROLETARIAT »

Emprunté à l'excellent livre de Pierre Besnard, « Les Syndicats Ouvriers et la Révolution Sociale » :

— Pour moi, il n'y a pas l'ombre d'un doute : l'ouvrier de l'industrie ou de la terre, l'artisan de la ville ou des champs — qu'il travaille ou non avec sa famille — l'employé, le fonctionnaire, le contre-maitre, le technicien, le professeur, le savant, l'écrivain, l'artiste, qui vivent exclusivement du produit de leur travail, appartiennent à la même classe : le prolétariat. La rétribution inégale de leur effort, le caractère différent de leurs occupations ; la considération qui leur est accordée par leurs employeurs dans certains cas, celle qui découle parfois de leurs fonctions même ; l'autorité qui leur est quelquefois déléguée et qu'ils exercent sans contrôle, l'abus qu'ils peuvent faire de cette dernière, l'incompréhension totale de leur rôle exact, leur prétention de se situer hors des cadres de leur classe et de s'agréger à la classe adverse ne peuvent rien changer à leur situation sociale. Salariés ou non ils vivent du produit de leur travail. Ils reçoivent d'un patron, d'un tiers, de l'Etat la rémunération de leur effort. Ils sont, restent et demeurent des prolétaires. Toutes les subtilités, tous les artifices de langage seront impuissants à changer quoi que ce soit à cet état de chose et, qu'ils le veuillent ou non, tous ces travailleurs sont appelés à s'unir parce qu'ils ont des intérêts identiques. Leur association formera la synthèse de la classe prolétarienne dans un avenir très prochain.

De même qu'un industriel emploie dix ouvriers ou dix mille, qu'un commerçant utilise quatre employés ou quatre cent, qu'un financier brasse ou fasse fructifier dix millions ou dix milliards, qu'un propriétaire possède deux maisons ou vingt, tous ces individus appartiennent à la classe capitaliste. Les uns et les autres ne vivent pas exclusivement du produit de leur travail ; ils prélèvent sur le produit du travail d'autrui une part de la rétribution de celui-ci ; ils frustrent quelqu'un d'une partie de son effort pour s'enrichir ou pour vivre. Il y a opposition complète entre le frustrer et le frustré.

**L'union fait la force :
l'union pour l'action
et non pour la parade.**

Pacifisme fasciste

Il est préférable que trois millions d'Allemands des Sudètes soient heureux en Allemagne que dix millions d'hommes meurent dans une guerre mondiale.

C'est le titre d'un article du *Lavoro fascista*, mais il pourrait tout aussi bien être le titre d'un journal syndicaliste français. La peur de la guerre — combien justifiée en somme — a donné lieu tout naturellement à un véritable chantage à la guerre. A force de répéter que tout est préférable à la guerre, que ces maux dépassent de beaucoup les maux qu'on voudrait éviter par elle, les menaces et les entreprises belliqueuses ne pouvaient évidemment qu'être favorisées, d'autant plus qu'une telle propagande n'est permise que dans un seul camp. Nul espoir que dans l'autre camp les guerres d'Abyssinie, d'Espagne, de Chine trouvent la moindre opposition. A vouloir la paix, sans esclavage du moins, il faut être deux. Subir ou tolérer les agressions n'est pas être pacifiste, mais s'incliner devant la force armée, la reconnaître, lui donner libre cours, devenir son complice en somme pour tous les crimes qu'elle peut commettre.

Il y a, d'ailleurs, encore pis. Nous voyons des écrivains pacifistes s'attacher à démontrer que Hitler et Mussolini ont de bonnes raisons pour eux. Les concessions qui leur ont été déjà faites, grâce auxquelles surtout ils peuvent se montrer menaçants, ne paraissent pas suffisantes ; de nouvelles doivent être accordées, surtout en ces matières premières, qui pourraient mieux les outiller pour la guerre, car ils ne le sont pas assez contre les malheureux Abyssins et Espagnols.

C'est incroyable l'absurde propagande qui se fait par une certaine presse dite « révolutionnaire ». Il ne s'agit nullement de pousser à la guerre, de faire le matamore, de rêver carnages et destructions ; mais de ne pas vivre en un perpétuel état d'alerte, précisément parce que le pacifisme au lieu de s'affirmer comme une puissance se plaie à n'être qu'impuissance, au lieu de devenir action il demeure dans l'inaction. Car les plus atroces des guerres peuvent sévir ; chaque Etat, grand ou petit, tant qu'il n'est pas particulièrement touché prétendra que la paix est sauvée.

Le traité de Versailles, qui comme tous les traités à la suite d'une guerre ne pouvait qu'être défavorable aux vaincus, paraissait la cause de tous les maux, et certes il en a causé ; mais les vainqueurs qui s'étaient refusés à l'adoucir pour les régimes démocratiques l'ont laissé presque entièrement supprimer pour les fascismes. Bien entendu, la paix n'y a rien gagné, au contraire.

Le traité de Versailles se trouve de plus en plus déchiré pour augmenter et non diminuer les dangers de guerre. Toutes les concessions aux tyrannies les plus sanglantes, les pires humiliations aux régimes socialistes ou vaguement socialistes ! Quelle meilleure propagande rêver pour les régimes totalitaires ! Et, en effet, le monde est de plus en plus gagné au fascisme, même en connaissant les grands maux qui en découlent. « La grandeur des Etats est basée sur la misère des peuples », — disait Bakounine, mais nombreux sont les imbéciles qui se réjouissent d'une puissance dont eux ne font que supporter le faix.

Il nous souvient d'un article de Louzon, dans *La révolution prolétarienne*, au moment de la guerre à l'Ethiopie, où il était dit que si l'impérialisme anglais exceptionnellement pouvait avoir du bon, ce n'était peut-être pas le cas de l'attaquer particulièrement. Tout le pacifisme intégral se souleva indigné et Louzon dut faire amende honorable. L'impérialisme italien commença en Ethiopie sa marche triomphale qu'il poursuit en Espagne, et les pacifistes trouvent qu'après l'assassinat de ces deux peuples, il faudra bien sagement assister indifférents à toutes les agressions qui pourraient suivre. Ce n'est donc pas contre l'impérialisme, mais en faveur d'un nouvel impérialisme que le pacifisme travaille indirectement.

Tout cela doit être bien précisé, afin que personne ne se fasse des illusions et pense œuvrer pour la paix et la révolution, alors que les guerres sévissent et à l'intérieur des Etats, non encore dominés par le fascisme, en raison même de la tension mondiale, il est de moins en moins question d'une révolution, d'autant plus que chacun se rend bien compte qu'une révolution actuellement signifierait non seulement guerre civile, mais internationale.

Les fascismes — l'Espagne à part — n'ont pas rencontré de résistance sur le terrain national ou une résistance bien insuffisante ; maintenant tout est mis en œuvre, et non seulement par les gouvernants bourgeois, afin que sur le terrain international aussi les fascismes ne ren-

Notes en marge

SANG-FROID

A propos des événements de Tchecoslovaquie, il a été grandement question dans la presse de garder le sang-froid, exception faite pour Mussolini et Hitler qui, eux, peuvent se livrer aux pires injures et provocations. Or, franchement le monde manque de tout, sauf de sang-froid. Il suffirait de relever l'indifférence avec laquelle il assiste aux pires carnages et destructions. Les nouvelles les plus effrayantes peuvent parvenir aux bons lecteurs et électeurs qu'ils en seront bien moins impressionnés ou affectés que par les résultats d'un quelconque match de football ou de boxe.

Comme nous aimerions que le monde du travail perde beaucoup plus souvent son sang-froid pour empoigner ses exploitateurs et oppresseurs ? Hélas ! cela lui arrive de moins en moins, et le mal ne fait que s'aggraver.

OU NOUS EN SOMMES

Il est certain que la bourgeoisie « démocratique » ne se montre si conciliante avec le fascisme que parce qu'elle y voit la sauvegarde de ses privilèges. Mais quel a été le résultat de cette tolérance, qui en bien des cas est véritable complicité, pour les canailles de la croix gammée et du faisceau ? Voici ce qu'en pense M. Ernest Bovet :

Depuis des milliers d'années la violence, le mensonge et le bluff ont toujours fait partie de la politique humaine, mais jamais encore avec cette simultanéité et cette ampleur universelles, jamais encore avec cette volonté consciente du mal, jamais encore avec cette science au service de l'extermination, ni avec un pareil mépris des principes humanitaires que nous professons.

Hélas ! Ce mal ainsi dénoncé n'est pas prêt d'être arrêté ! Dame, il s'agit de sauver sa bourse, en ne sacrifiant pas sa propre vie mais celle des autres !

ANECDOTE A RETENIR

Toujours M. Ernest Bovet, après avoir dénoncé « le truc de Gribouille », la fuite dans la neutralité qui est la négation même de la solidarité, en vient à conter cette anecdote :

Un paysan, qui joue un rôle dans son village, à l'école, à l'Eglise, me demandait l'autre jour, avec un regard où la sympathie se mêlait d'un peu d'ironie : « La Société des Nations, que dit-elle ? Je lui ai répondu, en soulignant chaque syllabe : « Et l'Eglise, que dit-elle ? » — Un moment de silence ; puis, le regard entièrement transformé, la voix sourde mais ferme : « Vous avez bien dit ; c'est la même chose, pour la même raison ».

Cela peut avoir un sens beaucoup plus profond que le paysan et M. Bovet peuvent ne le pensent. Mais ce n'est pas seulement la Société des Nations et l'Eglise qui sont en cause. A plus forte raison pourrait-on formuler la question : « Et les peuples, que disent-ils ? ».

contrent point d'opposition, et cela non pour sauver la paix, mais les fascismes eux-mêmes.

Les anarchistes se plaignent amèrement du peu d'empressement à combattre les fascismes à l'intérieur, avec combien de raison, mais pensent-ils qu'il est inutile de le faire dans les rapports internationaux ? Evidemment, il vaudrait mieux que chaque peuple le fasse pour son compte et pour son propre fascisme, mais dans les pays où celui-ci règne cela ne se fait presque pas. Et cela se fera d'autant moins que le « chef » pourra se vanter de conquêtes réalisées.

La question est des plus compliquées et difficiles — nous sommes les premiers à le reconnaître — mais c'est précisément pour cela qu'il faut la formuler avec toute la précision possible. Une chose est hors de discussion : c'est que la paix bourgeoise, et à plus forte raison la paix fasciste, ne saurait être la paix de dignité, de liberté et de bien-être que nous préconisons.

Nous ne sommes pas des pacifistes, mais des lutteurs, qui évidemment doivent se préoccuper de ne pas se laisser entraîner dans une lutte qui n'est pas la leur. Ernest Renan disait que ce sont les fanatiques et les violents qui font l'histoire — et c'est pourquoi, ajoutons-nous, elle est si mal faite ! — mais allons-nous accepter sans autre la domination des fanatiques et des violents, et même les aider à l'étendre par notre passivité même !

Sauver les principes ! c'est fort bien, mais parmi les principes à sauver il y a celui de l'action et malheureusement nous avec le prolétariat en exercices si peu ! Là est le problème qui devrait se poser à nous tous, cependant que nous arrivons à un tournant de l'histoire, qui peut avoir les conséquences les plus terribles pour nous.

L. B.

Impressions d'Italie

Un ami Italien, de Lausanne, est allé passer ses vacances en Italie. Nous avons recueilli ses impressions à son retour.

Tout d'abord les bonnes. Notre ami a séjourné sur les côtes Méditerranéennes, c'est-à-dire dans les lieux fréquentés des étrangers. Il a été surpris par la propreté qu'il a rencontrée partout, dans les gares, dans les rues. Il a noté aussi la très grande servabilité de tout le monde et la politesse.

L'architecture emploie sans compter du marbre, les arts, sculpture en particulier l'ont vivement impressionné. Il a naturellement cherché à engager la discussion avec des gens de toutes conditions et de classes diverses. Au début, méfiance : ce ne sont que louanges du régime, puis, mis en confiance, les gens vous font des confidences. Voici plutôt un exemple : Un petit industriel se plaignait amèrement de son sort : « Il faut tout donner à l'Etat. Les taxes et encore les taxes. Parmi mes ouvriers il y a des mouchards envoyés par la milice. La vie devient insupportable, etc., etc. ».

Or, un parent de cet industriel chercha à rassurer notre visiteur en le présentant comme un homme de l'ancien régime (il avait dans les cinquante ans), un inadapté, un mécontent. Puis, au bout de huit jours, il revint vers notre ami en lui déclarant : « Vous savez, tout ce que mon beau-frère vous a dit est exact. Seulement il y a tellement de mouchards partout que l'on doit se méfier, mais avec vous nous avons confiance ».

D'ailleurs, le mécontentement est général contre les guerres d'Abyssinie et d'Espagne. Contre l'axe Rome-Berlin, il en va de même. Les Allemands sont détestés.

Dans les rues, les uniformes rutilants font foison. Les miliciens splendidement habillés, les gants à la main, se pavant. Ils ont été baptisés par le peuple « les maquereaux ». Ce sont, avec les fonctionnaires, les officiers et le clergé, les meilleurs soutiens du régime.

La misère est grande dans la classe ouvrière. Pour gagner suffisamment sa vie, il faut être chef d'équipe, contre-maître ou bien être pistonné par les chefs fascistes. Etre simple membre du fascio ne suffit plus. L'ouvrier qualifié gagne dans les 24 lires par jour, le manoeuvre 16 lires. Or, pour manger et dormir en restant modeste, il faut sortir 18 lires par jour.

Les cigarettes sont très chères. Vous étonnez les gens en offrant une cigarette en public. Le café coûte 35 lires le kg. (1 lire = 20 cts suisses) soit 7 frs suisses. (En Suisse, du café de première qualité coûte 4 frs 40 le kg.). Aussi, il ne faut pas s'étonner de la mauvaise qualité des breuvages servis dans les restaurants.

Les pêcheurs, eux, paraissent être parmi les plus heureux ; évidemment, ils n'attendent pas leur pain quotidien de l'organisation économique, mais de la mer, qui est très nourricière.

Les commerçants et les industriels sont grevés de taxes. Mais ceux dont le sort est le plus tragique sont les paysans. Notre ami est allé chez des parents dans le sud des Alpes, et il a pu les étudier.

Le 85 % de la dernière récolte fut séquestré par l'Etat. De grandes quantités de blé furent amassées dans des silos souterrains à Rome en prévision d'une guerre. Or, ces Messieurs de Rome ne savent pas traiter le blé comme les paysans afin qu'il ne pourrisse pas. Et ce blé fermenta, les grains se collèrent ensemble et formèrent des blocs qu'il fallut désagréger à la pioche et au pic. Et le pain que les travailleurs italiens mangent maintenant est fait de ce blé-là !

De plus, pendant que les prolétaires ont faim, on envoie du bon blé à Franco !

La politique du pain noir est une des plus grandes sources de mécontentement du peuple. C'est ainsi qu'une ménagère, en faisant son marché, se plaignit de ne pas pouvoir digérer le pain. Or, deux mouchards l'ayant entendue se rendirent chez elle et lui administrèrent trois verres d'huile de ricin, en disant : « Avec ça, vous le digérez le pain ».

Une autre femme raconta à notre ami avoir vu un jeune homme bien mis (car malgré tout l'Italien aime être bien vêtu) tomber en pleine rue. Il était sous-alimenté.

N'ayant visité que certaines régions, Nord du pays, côtes méditerranéennes, notre ami n'entend pas donner une image de la situation de l'Italie entière, mais ses observations ne confirment-elles pas ce que nous avons toujours dit, à savoir que plus on renforçait le pouvoir étatique, plus on opprimait les producteurs, si bien que seuls les parasites tels que fonctionnaires, gros capitalistes, flics de toutes sortes, officiers, etc., pouvaient vivre heureux ?

Camarades fréquentez les réunions des groupes.

Réponse à Trotzki

Les marxistes, avec Trotzki en tête, continuant à bavarder sur les anarchistes, Emma Goldmann leur répond pertinemment dans un article où elle remet toutes choses en place. En voici la conclusion :

Pendant les quatre années de guerre civile en Russie, les anarchistes appuyèrent les bolchevistes presque sans exception aucune, malgré qu'ils sentaient jour après jour grandir leur opinion que la Révolution allait à sa perte. Néanmoins, ils se gringolèrent obligés de garder le silence et d'éviter toute attitude pouvant être confondue avec un appui à ses ennemis.

Certes, la Révolution russe lutta sur beaucoup de fronts et contre beaucoup d'ennemis, mais à aucun moment il n'y eut une si grande disproportion comme celle qu'il y a aujourd'hui en Espagne entre les anarchistes et la Révolution et tous ses ennemis. La menace de Franco, appuyée par la soldatesque et le matériel italo-allemand, le transfert à l'Espagne des bénédictions de Staline, la conspiration des puissances impérialistes, la trahison des prétendues démocraties et l'apathie considérable du prolétariat international, dépassent de beaucoup les dangers dont fut entourée la Révolution russe. Trotzki que fait-il en face d'une aussi terrible tragédie ? Il se joint au tapage, dans l'espoir que son poignard empoisonné puisse frapper l'anarchisme espagnol dans ce qu'il a de plus vital à son moment le plus critique.

Les anarchistes espagnols ont sans doute commis une grave erreur. Ils ont oublié de s'adresser à Léon Trotzki afin qu'il prenne la direction de la Révolution espagnole, pour lui permettre d'expliquer ses succès en Russie, en le renouvelant en pays espagnol. C'est ce qui paraît être la cause de tout son ressentiment.

Léon Trotzki prétend s'adjuger un autre triomphe, lorsqu'il demande : « Où et quand ont été confirmés les grands principes anarchistes dans la pratique, même partiellement ou du moins comme tendance ? » Cette carte, comme toutes celles qu'il a jouées dans sa vie, ne lui sert guère à gagner la partie. En vérité, les tendances et principes anarchistes ont été confirmés en Espagne. Néanmoins, je suis partiellement d'accord qu'il ne pouvait en être autrement avec toutes les forces qui conspirent contre la Révolution espagnole. Le travail constructif développé par la Confédération Nationale du Travail et la Fédération Anarchiste Ibérique, est quelque chose auquel personne ne songea depuis tant d'années que le régime bolcheviste est au pouvoir, et, néanmoins, la collectivisation de la terre et de l'industrie espagnoles est l'une des plus grandes réalisations de toutes les périodes révolutionnaires. Plus encore : malgré tout, même si Franco devait triompher et noyer les anarchistes espagnols dans des fleuves de sang, l'œuvre qu'ils ont initiée se poursuivrait. Les racines des principes anarchistes sont tellement profondes dans le sol espagnol, qu'elles ne pourrissent jamais être arrachées. Où et quand Trotzki a-t-il planté son drapeau à un niveau aussi élevé que les hommes et les femmes d'Espagne qui luttent de pied ferme, ce drapeau qu'il dit n'avoir jamais compromis avec l'ennemi et représenter le courant révolutionnaire de l'avenir ?

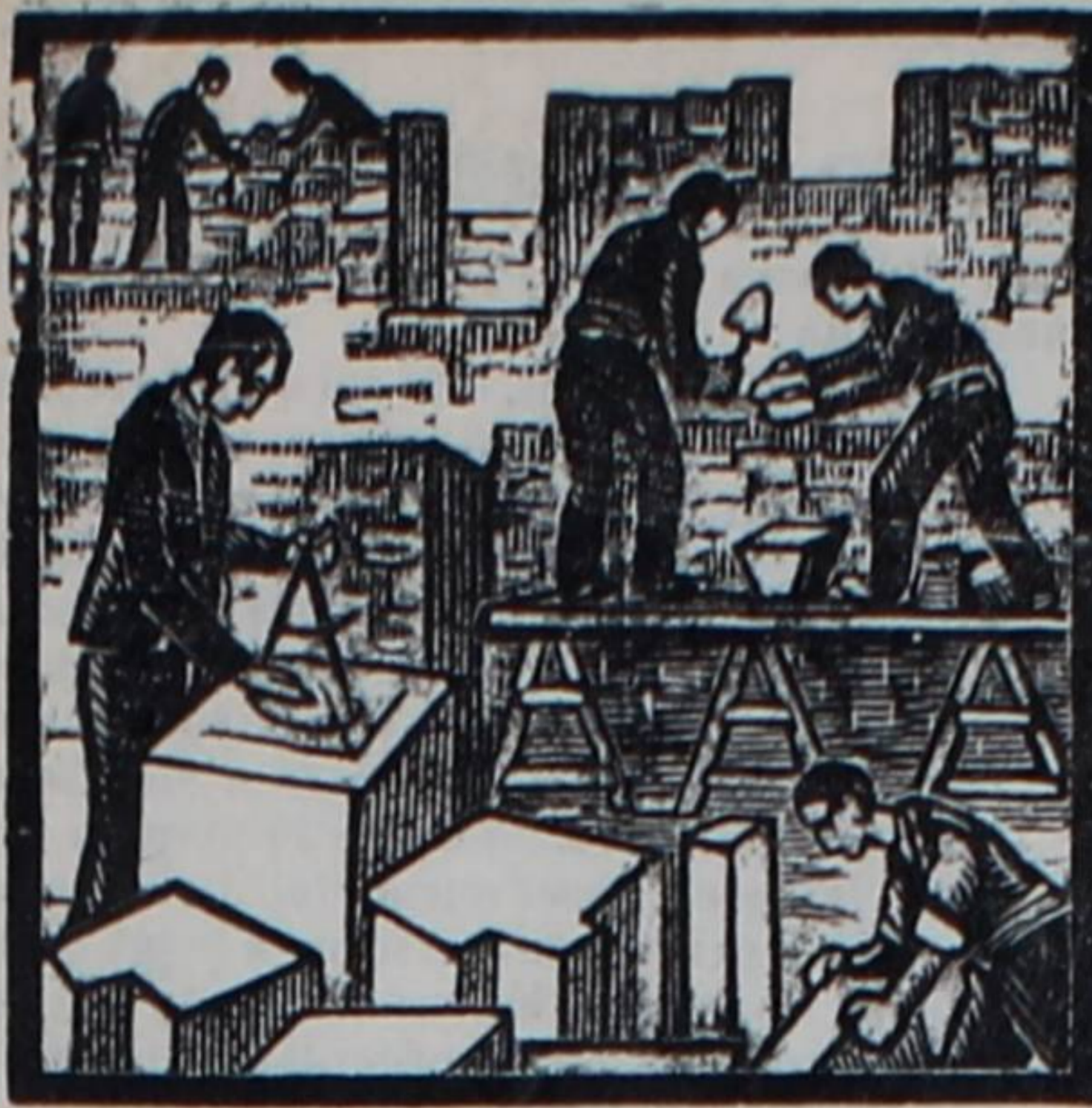
EXPLOITATION CAPITALISTE

Dans un bulletin financier, sous la rubrique Espagne nous lisons ceci :

Compania Hispano-Americana de Electricidad S. A., Madrid. Bénéfice net pour l'année 1937 : Pesetas or 22,713,828 (28,552,255). Dividende de nouveau Pesos m/n 20, plus Pesetas or 30 par action «A», «B» et «C», et Pesos m/n 4 plus Pesetas or 6 par action «D» et «E».

Nous avouons notre ignorance en matière financière, mais il paraît bien qu'en régime « rouge », au milieu de la pire détresse, une société capitaliste a pu réaliser le bénéfice coquet de 5,828,427 pesetas or, la pesetas or valant un franc suisse d'avant la dévaluation. Il est vrai que ce bénéfice est inférieur de 5,828,427 pesetas à celui de 1936, mais il reste considérable, surtout si l'on pense qu'en territoire franquiste, le Rio Tinto, par exemple n'a pu distribuer aucun bénéfice.

Franco a obligé les Anglais à se contenter de papier ; la République « rouge » n'aurait-elle pu en faire de même avec les Américains, d'autant plus qu'elle a grand besoin d'or ?



IL RISVEGLIO ANARCHICO

Benès ha riconosciuto l'Impero di Mussolini e il tradimento di Franco. La Cecoslovacchia è ora trattata come l'Etiopia e la Spagna.

Anno XXXIX. N° 1006
21 SETTEMBRE 1938

REDAZIONE ED AMMINISTRAZIONE
Rue des Savoises, 6, Ginevra (Svizzera)

ABBONAMENTI
Anno Fr. 5.— Semestre Fr. 2.50

Vaglia e chèques postali al nostro indirizzo sono sempre sequestrati.

Deduzioni e realtà

Dal punto di vista rivoluzionario, dall'inizio della tragedia iberica ad oggi si possono tirare alcune conclusioni di carattere generale. La prima, ed è l'essenziale, è che il voto di Franco e della reazione internazionale, malgrado l'inusitato spiegamento di forze operanti sotto gli occhi della democrazia occidentale, ancora custode di non sappiamo quale libertà, si avvera sempre più irrealizzabile.

La guerra civile si è localizzata al triangolo Madrid-Cartagena-Valenza e, com'è facile intuire, questa restrizione del fronte s'è conclusa a vantaggio dei repubblicani, anche se tecnicamente inferiori. Infatti, dopo l'offensiva in Aragona, facilitata dall'incuria in cui venne deliberatamente lasciato quel fronte, sul quale potevano decidersi nei primi mesi le sorti della guerra, le orde fasciste incapaci di proseguire altri obiettivi strategici nonostante i continui rinsanguini italiani, si ostinano a logorarsi nella regione levantina, caratterizzata da una profonda serie di contrafforti in senso verticale.

Nel frattempo l'esercito popolare è stato capace per la prima volta di sferrare due offensive notevoli: la prima al sud dell'Ebro verso Gandesa, e la seconda in Estremadura, entrambe allo scopo di sconcertare ed alleggerire la pressione nemica verso Valenza.

Ciò è significativo in quanto è prova innegabile che la resistenza repubblicana non è spezzata né moralmente, né fisicamente. Al contrario, tutto lascia supporre che essa tende a svilupparsi, svisando così il piano dei nemici palesi e occulti.

Sul terreno internazionale la tragedia iberica ha messo maggiormente a nudo le tare del capitalismo e della sua diplomazia, accentuandone i contrasti che, a scadenza più o meno lunga, finiranno per sfociare nella guerra generale. Ma, su questo punto nevralgico del problema, il capitalismo è ridotto ad agire con estrema prudenza: la guerra sarà per esso un'incognita, e non il matematico salasso che molti pensano. In Italia gli avvenimenti spagnoli hanno accelerato il disagio morale e fisico, tanto che si ritorna a parlare del papa, del principe e d'altri serpenti di mare, ciò che non è prova di solidità.

I pessimisti possono calmare le loro esagerazioni. Tutto non è perduto e indietro non si tornerà più a nessun costo, anche se tale fosse la volontà dei dominanti. Vi sono fatti superiori alla volontà umana. La resistenza ammirevole che il proletariato iberico oppone alla reazione nazionale e internazionale, ha radici ben più profonde di quel che si pensa comunemente. Essa non è nel governo Negrin o nell'influenza bolscevica. Come nel 1792, essa ha radici nel sottosuolo sociale. I contadini e gli operai instaurando un nuovo sistema di produzione e di scambio, hanno definitivamente abolito il passato, e si battono precisamente perché non ritornino. Essi sanno che, come nel 1792, la guerra limiterà ed eliminerà parte delle loro conquiste iniziali, è nella fatalità degli avvenimenti che si prolungano, ma se non possono salvare il massimo, essi tengono al minimo, garanzia necessaria per le riconquiste successive, ed è naturale. Il tutto o niente, è la formula di quelli che finiscono nel nulla.

Se si applicasse alla lettera il ragionamento dei pessimisti, i quali abbondano purtuttavia in tutti i campi, si dovrebbe dedurre che ogni rivoluzione ha approdato a zero. Ora questo ragionamento non solo è privo di base positiva, ma si rivela un ausiliario indiretto della reazione in quanto tende a sfiduciare le masse dei possibili vantaggi derivanti dalla rivoluzione sociale.

La verità storica è ben diversa. Dopo Waterloo, la Santa Alleanza fu impotente a ristabilire in Europa la monarchia assoluta e il servaggio, tentativi di restaurazione ai quali il basso rispose con le barricate, vittoriose anche quando venivano soffocate nel sangue. Questo tentativo della Santa Alleanza lo va ripetendo il fascismo sui vari settori della lotta, con risultati negativi. E' quindi stolto ritenerlo invincibile per la semplice corazzatura d'acciaio che lo ricopre, quando si sa che la storia si agita in profondità e non in superficie.

Gli avvenimenti di domani ci faranno constatare la fragilità e l'infondatezza di certi giudizi odierni
G. B.

Avanti contro il fascismo! Il fascismo non si deve discutere. Si deve distruggere!

Buenaventura Durruti.

Hitler e Chamberlain

Si pensa irresistibilmente al proverbio: Dio li fa e poi li appaia. Come son ben degni l'uno dell'altro, e aspettiamoci a vederli proclamare salvatori di una pace, che le loro losche arti han compromesso in Etiopia, in Spagna, in Cina, in Palestina, perché i due messeri cianciano quasi che la guerra non inferisse già e non fosse loro in gran parte dovuta.

Noi scriviamo ancor prima che i colloqui si siano svolti, quasi certi di non ingannarci su quel che sta per succedere, dato quel ch'è già successo. Chamberlain ha mandato in aprile Lord Perth a Roma, perché riconoscesse ufficialmente l'intervento delle forze armate italiane in Spagna, salvo a prevederne il ritiro, una volta l'intervento trionfante, il che sarebbe solocco se non fosse perfido. Rimane così accreditato che l'Inghilterra ha voluto l'invasione fascista e che l'odioso Comitato di Londra non venne creato che per rifiutare al governo spagnolo l'applicazione del Patto della S. d. N. e del diritto delle genti. Si assistette a questa incredibile turpitudine che le decisioni del Comitato Plymouth furono sempre prese in assenza dell'aggregato, conformemente alle esigenze degli aggressori confessi. Cosa aspettare dunque di buono dal maggior responsabile di simile infamia?

A Berchtesgaden il campione del non intervento non potrà che riconoscere a Hitler il diritto d'intervento col pretesto di razza, d'ideologia o un altro qualunque. Così i pericoli di guerra saranno moltiplicati e non eliminati. Lo stesso gioco potrà ricominciare indefinitamente; dunque non si sarà salvato nulla. A che serve poter dire: Non sarà ancora per questo caso! — quando altri se ne profilano già?

Un punto da ben sottolineare è l'infinita tolleranza di cui godono Mussolini e Hitler. Nemmeno in pieno periodo bellico i capi di Stato han tenuto un linguaggio veemente come il loro, eppure quasi tutto il giornalismo borghese lo ammette. Che dire poi dei fogli vaticani, che malgrado le persecuzioni subite dal clero tedesco sostengono Hitler contro Benès? E non parliamo dei pennivendoli ginevrini quasi tutti ostili alla S. d. N. e favorevoli ai suoi nemici. Gli è che Hitler e Mussolini hanno il supremo merito d'aver distrutto il movimento operaio e sono così persone grate ai dirigenti borghesi del mondo intero.

Oggi certi sovversivi comprendono l'errore di essersi disinteressati di Etiopia, Spagna e Cina. E purtutto oggi non si trova altra conclusione che di continuare a disinteressarsi di tutto e di tutti. Si può spiegarlo come si vuole, ma questo eterno decidere sul piano internazionale, come su quello nazionale di lasciar fare il fascismo non può che valerci una serie di sconfitte particolari e una crescente servitù, senza salvarci dalla catastrofe finale.

Ecco l'orribile verità. Certo le borghesie temono la guerra più d'un tempo, perché non si è più sicuri nemmeno a cento chilometri dal fronte e perché ne può seguire uno sconquasso non tanto militare come sociale, risuscitando lo spettro della rivoluzione. Però, l'attuale ritmo d'armamenti non può continuare indefinitamente, e allora? O confessare un folle spreco di miliardi o tentare il gran colpo. Si ripete che non si vuol credere alla fatalità della guerra, ma questa fatalità la si fabbrica giorno per giorno e nessuno vi si oppone. Peggio ancora, a forza d'essere turbati da una minaccia, si finisce non con l'abituarsi, ma col dire: « Ben venga anche il diluvio, sarà quel che sarà! » E cioè si finisce proprio per cadere nel fatalismo prima deprecato.

Un tempo usavamo dire: o la guerra o la rivoluzione. E' una formula che conserva sempre tutto il suo valore, ma l'esperienza ci ha insegnato che la rivoluzione se non è vinta avrebbe per conseguenza inevitabile un'invasione straniera, a cui ricorrerebbe la reazione, detta per ironia « nazionalista », come avviene in Spagna. Per simili invasioni appunto venne creato il famigerato Asse.

Questa è la situazione ben complessa e difficile in cui si trovano ora i popoli. Certuni se la sbrighano con una frase sdegnosa, che non risolve il caso collettivo e neppure il proprio individuale. Siamo messi proprio con le spalle al muro, un muro che può essere per noi quello del Père Lachaise, se rifiutiamo di prendere il cammino delle trincee. A tanto hanno condotto una dottrina ed una pratica, che pretendono di aver sostituita all'utopia la scienza!

A che punto siamo?

Vale a dire qual'è la situazione attuale della Spagna del popolo, e quali sviluppi presenta, dopo le nostre riuscite offensive, ultima in data quella d'Estremadura?

A questa domanda è sempre difficile rispondere con precisione, rifuggendo dalle affermazioni vaghe o che non dicono nulla, perché una situazione anche a viverla sul posto, anche ad esaminarla da vicino, vi sono particolari che sfuggono, o sono superficialmente avvistati, o rimangono nascosti, cosicché ci si può sbagliare tanto in ottimismo come in pessimismo, vivendo qui nel mondo delle sorprese, delle meraviglie e dei miracoli. Con questo popolo sono azzardati i giudizi assoluti o definitivi.

Ma quel che ora è certo e concreto, è che vi è stata una ripresa, un insieme d'iniziativa e d'azioni da rovesciare completamente il turbamento morale e da rendere ognuno sempre più fiducioso nella sorte finale di questa lotta immane, che vedrà la vittoria di quei che rimangono impavidi nelle trincee della libertà, senza risparmi di sangue e di sacrifici. Cerchiamo, senza nulla esagerare, d'essere dei cronisti imparziali e lasciamo parlare soprattutto i fatti.

Già abbiamo parlato dell'offensiva sull'Ebro ben preparata e riuscita, di tentativi audaci e geniali d'uomini che si battono per un'idea, d'impresche che se si ripeteranno, come lo speriamo, manderanno all'aria tutti i piani della tecnica militare professionale, e metteranno lo scompiglio nelle forze mercenarie di Franco. Codeste orde d'assassini, pur disponendo di materiale moderno ed abbondante, vedono fuggire il successo urtandosi ad un popolo, trasfigurato da una passione ardente, da una volontà sovrumana, da una spinta irresistibile.

Da fonte fascista e dalla lettura di giornali nemici che percorriamo sentiamo la loro amarezza per lo scacco subito, anche se il bugiardo Barzini del *Popolo d'Italia* per contentare il suo padrone è costretto a cianciare tutti i giorni di truppe rosse in fuga, di marxisti in fuga, ecc. Fa bene a far seguire la sua firma dalla dicitura « riproduzione vietata », in previsione che le fantastiche vittorie si trasformino, come a Guadalajara, in disastrose fughe. *Coragg. fivvi, che scapouma!*

Il fronte dunque dell'Ebro, dopo la sua avanzata, mantiene le posizioni conquistate contro lo scatenamento di tutte le forze fasciste, che subiscono perdite gravissime. Ora, nell'Estremadura, dopo che i nostri subirono per intere settimane un martellamento ininterrotto di attacchi aerei, d'artiglieria e di tanks ripiegandosi lentamente, si è passato pure dall'offensiva all'attacco, progredendo da più giorni. Il comunicato d'oggi ci dà la buona notizia che nel solo settore di Zujar si sono conquistati parecchi villaggi, liberando il terreno per più di trenta chilometri in profondità, facendo dei prigionieri e raccogliendo un enorme materiale di cannoni, tanks, mitragliatrici, ecc. E l'azione continua a noi favorevole per liberare le vie d'accesso al bacino minerario di quella regione, specialmente preso di mira dai franchisti.

Sugli altri fronti, come nel Levante, l'offensiva nemica è arrestata da una potente barriera, e la vantata imminente presa di Valenza, Barzini continua a vederla soltanto nella sua immaginazione, come quella di Tortosa.

Come ognun vede la situazione militare è migliorata in tutti i settori e promette una tenace resistenza che dovrà finire col darci la vittoria.

La nostra aviazione va ricordata specialmente e ben merita d'esser chiamata « Gloriosa », battendo regolarmente gli aviatori italiani e tedeschi, assassini di donne, bambini, vecchi ed infermi, distruttori di località indifese. Nelle operazioni di guerra sui fronti e contro obiettivi militari i nostri segnano una superiorità personale ammirabile contro un nemico, provvisto d'un numero ben maggiore d'apparecchi. La « Gloriosa » ne abbatté ben 34 in pochi giorni e più d'un centinaio nello scorso agosto.

Ciò è un'altra prova di quanto conti la mentalità del combattente e non solamente il suo materiale. I venduti dell'altra parte han finito per accorgersene anche loro.

Lo stesso Barzini, smettendo per una volta tanto di raccontar frottole, confessa nell'ul-

Vita elvetica

I buoni svizzeri sono pur essi allarmati nell'attuale atmosfera di veglia d'armi, benchè i più credono che la neutralità elvetica sarà rispettata, però niente di certo. Il governo federale ha preso certe misure alle frontiere, che non servirebbero a gran che contro nemici dieci volte superiori di mezzi e di forze. Ufficiali e sott'ufficiali sono già di picchetto, i possessori di veicoli a motori sono prevenuti che potranno essere requisiti, i campi di concentramento per renitenti stranieri sono previsti.

Con tutto questo fascisti e nazisti continuano indisturbati e dalle autorità e dal popolo i loro intrighi. Osserviamo nondimeno che i borghesi della Svizzera tedesca sono meno ammiratori di Hitler e Mussolini, forse perchè più direttamente in pericolo, di quel che lo siano i borghesi della Svizzera francese proprio stomachevoli.

Il *Corriere della Sera* ha fatto sapere che il Palazzo della Società delle Nazioni e Radio Nazioni potrebbero venir bombardati da velivoli dell'Asse, evidentemente! — come pure che nel cielo svizzero potrebbero avvenire battaglie aeree, chiedendo ironicamente cosa potrebbe mai fare in caso simile la Svizzera. La si vuole così ammonire di cacciare la Società delle Nazioni dal suo territorio. A così cinica provocazione, per quanto sappiamo, non si è risposto.

Viva Mussolini! Heil Hitler!

Nel leggere i giornali sindacali e socialisti alquanto ridicoli, del resto, con tutti i mezzi che propongono per risolvere la crisi, previa completa rinuncia al socialismo, veniamo a sapere che la disoccupazione aumenta, che le esportazioni diminuiscono, che la Svizzera è in ritardo nella ratifica delle convenzioni internazionali del lavoro, che l'assicurazione invalidità-vecchiaia-superstiti è di là da venire, come quella della maternità, che gli approvvigionamenti in caso di guerra sono previsti per l'esercito ma non per la popolazione civile, che le Borse svizzere ammettono nuove azioni d'impresche americane che potrebbero finire per valere quel che valgono oggi le azioni Kreuger, che bisogna organizzare una battaglia per un maggiore potere d'acquisto interno, che i salari non sono aumentati nel 1938, che si potrebbe avere il pane più a buon mercato, che si permettono troppe ore supplementari, che le banche si preoccupano più d'interessi privati che pubblici, che i padroni perseverano nella lotta di classe abbandonata dai sindacati, ecc.

Così abbiamo un quadro sintetico della mentalità, tendenza e attività sindacale e socialista svizzera. Vi si aggiunga il solenne impegno di difendere il suolo nazionale contro ogni aggressione nemica.

~~~~~  
timo *Popolo d'Italia* che abbiamo sott'occhio: « La resistenza continua fortemente e da due « giorni le linee permangono immobili ». Il che significa in lingua povera che le invitate legioni segnano il passo per forza e che la redenzione nazionalista che Daudet presenta tutti i giorni come un fatto compiuto nell'*Action Française* è di là da venire. Tutti i ridicoli strateghi che persistono a voler dare la Spagna per vinta sono altrettanti pagliacci da mettere coi Barzini, grandi e piccini, e purtutto non ne mancano anche nei nostri ambienti.

Certo, la situazione al punto di vista dei viveri è seria, ma non insolubile. Il proletariato internazionale stesso, volendolo, potrebbe risolverla. Qui, al fronte come nelle retrovie, c'è una volontà eroica di sacrificio e di lotta, una decisione irremovibile di vincere ad ogni costo.

E ben dice *Solidaridad Obrera* d'ieri: « Nessuno potrà toglierci la soddisfazione « e la gloria di aver contribuito col nostro « sacrificio collettivo a quanto è per eccellenza il trionfo della causa della civiltà. « Gloria che corrisponde allo sforzo della « gran massa, che in verità soffre e lavora « per un bisogno, un imperativo della propria « coscienza. »

Proprio così. Solo un popolo di titani può aver resistito sul Calvario di sì dura prova, solo un popolo su cui è passato il soffio libertario può continuare questa guerra per difendere e salvare la sua rivoluzione.

Barcellona, 2-9-38. D. L.

## Per intenderci

C'è qualche compagno che vuol discutere. Nulla di male, anzi è bene che i compagni si abituino ad affrontare certi problemi che ci riguardano, non fosse che per dare una base di democrazia allargata al nostro movimento, ma perchè una discussione non si esaurisca in vuoto accademismo, è indispensabile che si conoscano a fondo almeno i capisaldi del problema in discussione, e si afferri bene il pensiero del compagno col quale si discute, per non attribuirgli idee che non ha, e navigare quindi nelle nuvole delle supposizioni gratuite.

Inoltre bisognerà tener presente che la storia la fanno i fatti, e per conseguenza la discussione che non si propone di arrivare a quelli va scartata a priori. Abituarsi a parlare poco ed a riflettere molto, è il miglior esercizio per concretizzare il proprio pensiero. C'è chi si preoccupa, nella discussione, della maniera di scrivere più che dell'argomento in sé. Questo metodo errato non si adatta alle contingenze, e va anch'esso — è logico — scartato.

Tempo addietro, parlando dell'opuscolo del compagno Scipione concludevamo che egli ci aveva frainteso non avendo, noi, mai proposto nessuna revisione dei principi e della tattica anarchica. L'anarchismo trova, anche secondo Kropotkin, i suoi postulati dottrinarini nei fatti. Ora noi dicevamo precisamente che dopo gli avvenimenti russi e spagnoli, c'è poco da rivedere. Non soddisfatto Scipione replica che la « revisione » la propongono o impongono proprio i fatti di Spagna. Possiamo rassicurarlo. Noi che per lo spazio di diciotto mesi abbiamo vissuto in intimo i fatti di Spagna siamo del parere opposto. Se in seguito gli avvenimenti si sono sviluppati in modo sfavorevole, le cause sono altrove e non nel fatto lodevolissimo che i compagni hanno perso la partita per non aver voluto o saputo applicare i metodi della dittatura del proletariato, come ciaccia qualche compagno d'America, più preoccupato di mettere sotto cattiva luce le forze ricostruttrici dell'anarchismo nel processo rivoluzionario che del resto. E' un neo bolscevismo che non ci danneggia.

D'altra parte, malgrado tutto la tragedia spagnola non ha ancora scritto la sua pagina decisiva, e la sua conclusione non sarà certo quella che darà un'eventuale vittoria militare franchista. Ai pessimisti è bene ricordare che dall'89 girondino al 93 giacobino e sanculotto corsero esattamente quattro anni di reazione. Dalla commedia del non intervento emerge soprattutto la preoccupazione del capitalismo internazionale di far pendere la bilancia verso il fascismo per tema di prevedibili risvegli rivoluzionari. E' la realtà quotidiana che non si può sconoscere.

Il compagno Scipione accenna ad una nostra confusione fra il movimento anarchico rosso e quello spagnolo. Evidentemente o non ha afferrato bene il nostro pensiero, o questo c'è rimasto sulla penna, altrimenti non potrebbe esservi malinteso. In Spagna s'è ripetuto in scala maggiore quel che in Russia la Federazione anarchica del Nabat — la cui storia si confonde col mekhnovismo — fece in scala minore.

Se non erriamo, il compagno Scipione nel suo opuscolo conclude sulla pratica del mutualismo, cioè il ritorno a Fourier. Ebbene, proprio le collettivizzazioni spagnole gli danno, sull'argomento, una lezione di cui potrebbe approfittare per allargare le sue visuali. Insomma tutto quel che c'è da rivedere sarebbe questo: come si fa e come si difende la rivoluzione al fronte e nella retroguardia, ma da un punto di vista pratico, storico-sociale, e non accademico.

Quanto ai dirigenti, ai San Tomaso in erba, e alla divisione dei compagni in colti e incolti, non essendo cosa seria è dignitoso non parlarne: almeno per noi.

Un altro compagno, dopo sfoghi che non ci turbano, ci domanda cosa intendiamo per « militante serio e concreto ». Affatto imbarazzato, per tale intendiamo chi dà prova in ogni circostanza di carattere anarchico. Non lo è certo chi continua a sbarazzare contro i dirigenti della FAI-CNT, come un qualsiasi seguace di Stalin e Trotski, pur sapendo che gran parte di essi han trovato una morte degna della loro fede sulle barricate e al fronte; e quelli che restano assumono responsabilità che difficilmente può comprendere chi vive lontano dalla loro tragedia e non fa lo sforzo per rappresentarsela. In certe circostanze, quando non si sa far altro, è una bella cosa anche il silenzio, trascurando le licenze in nome dell'Anarchia, che non elevano, ma rimpiccioliscono.

Purtroppo noi saremo ancora fraintesi e oscuri... Conclusione: nessuna revisione dei nostri principi, ma semplice rieducazione di noi stessi, dando un taglio netto a quanto può essere in noi di esagerato, di meschino e d'inconcludente. Le idee sono in alto, e noi diamo prova di possederle tutte le volte che siamo capaci di elevarci, o meglio di superarci.

Descartes proponeva di riesaminarsi di tanto in tanto. Sul tempio di Delfo pare ci fosse incisa la stessa raccomandazione. Sottoponiamoci anche noi alla riesamina di noi stessi e il nostro movimento vi guadagnerà in superficie e profondità. V.

ERRICO MALATESTA **Lo Sciopero** Drama in 3 atti  
Prezzo: 20 cent. svizzeri o 1 fr. francese

## L'OPERA D'UN FORTE ANIMATORE

### Scuola del Militante CNT-FAI

Questa istituzione, una delle tante buone iniziative dei due nostri organismi, è sfuggita all'attenzione del molti, mentre, a nostro parere, ha un'importanza massima nel campo delle realizzazioni del movimento anarchico internazionale.

Chi è il direttore responsabile di questa scuola, l'animatore appassionato ed attivo?

#### Manuele Buenacasa.

Quest'uomo per i compagni spagnoli rappresenta una parte della storia delle battaglie sostenute e vinte. Nessuno meglio e più di lui, genuino figlio del popolo, conoscitore della sua anima e dei suoi bisogni, poteva assumere una carica di grande responsabilità, che richiede competenza e sapere.

Pane e libri alle masse, immediate necessità, questa è la nostra divisa, e Buenacasa senza aver mai riscaldato i banchi dell'Università ufficiale, ma quelli soltanto delle prigioni di Spagna, doveva essere il miglior organizzatore d'una scuola di militanti, con la sua esperienza della vita, la sua solida intelligenza, il suo retto ragionamento, che fanno di lui il consigliere sempre ascoltato d'ogni dibattito.

Buenacasa ha 52 anni, ebanisti di mestiere ed oratore chiaro e convincente. Fa ricordare Malatesta, anche per la sua bonarietà ed affabilità con tutti, accompagnate dalla condotta rettilinea di una personalità decisa ed intrasigente.

Originario di Saragozza, entrò giovane nel movimento a cui partecipa già nel 1906. Nel 1911 è segretario dei sindacati operai dell'alta e bassa Aragona, compresa l'intera provincia di Saragozza. Lo stesso anno, al Congresso costitutivo della C.N.T., tenuto al Palazzo delle Belle Arti, tutti quei sindacati entrarono a farne parte.

Nel settembre del 1911, condannato da un tribunale militare alla pena di morte, come partecipante e dirigente dello sciopero generale nazionale della C.N.T., riesce a riparare in Francia. Amnistiato nel 1914, ritorna in Spagna, stabilendosi a Barcellona, dove fa parte della commissione riorganizzatrice della C.N.T., dichiarata illegale dopo il predetto sciopero generale.

Nel 1915 fa parte egualmente della commissione che deve trasformare il settimanale *Solidaridad Obrera* in un quotidiano, che vede già la luce in quell'anno.

Nel 1916 è membro dei comitati che portano a un'intensa campagna contro il governo d'allora, culminata nello sciopero generale di tutta la Spagna dell'agosto 1917.

Dal 1918 al 1921, l'epoca la più brillante e tragica del movimento operaio spagnolo, occupa il posto di segretario generale del Comitato nazionale della C.N.T. Come attività principale organizza a Madrid, al teatro della Commedia, il congresso nazionale del 1919, dove la C.N.T. definisce e adotta apertamente le sue finalità comuniste-anarchiche. In seguito, essendo stato nominato un nuovo Comitato nazionale al segretario generale venne designato Evelio Boal e il Buenacasa è incaricato dell'organizzazione degli operai del Nord. A Bilbao e nelle Asturie occupa il posto di segretario dei comitati regionali, ed in Vasconia ed a Gijon quello di direttore di *Solidaridad Obrera*, edizione del Nord. Sempre a Bilbao, è oggetto da parte dei marxisti di un attentato, dal quale esce miracolosamente illeso.

Poche ritornò a Madrid, dove lo sorprende il colpo di Stato di Primo de Rivera; ma già nel 1922 la celebre Assemblea nazionale di Saragozza, da lui organizzata, lo aveva delegato ad aiutare l'opera di propaganda e d'organizzazione dei compagni della capitale.

In un altro viaggio verso Barcellona, sempre nel 1922 e per incarichi di propaganda, partecipando ad una conferenza nazionale C.N.T., è di nuovo fatto segno a un attentato (questa volta dei pistoleros), dal quale esce pure sano e salvo.

Impossibile di vivere a Madrid, dove la reazione di De Rivera si fa sempre più soffocante. L'organizzazione catalana lo reclama di nuovo a Barcellona, per dirigerne il giornale *Solidaridad Obrera*. Lo fa da una cella del Carcel Modelo, fino a che il giornale viene sospeso, causa l'uccisione del boia, che doveva eseguire condanne capitali pronunciate contro compagni nostri.

Uscito di prigione si stabilisce a Blanes (provincia di Gerona), dove fonda il *Productor*, organo anarchico che difende il movimento operaio libertario contro le tendenze sempre nefaste del riformismo e di certi settori miranti alla scissione nel campo confederale.

Quasi tutta l'epoca dittatoriale (1923-29) la passò in Francia, dove riuscì di nuovo a rifugiarsi, ma verso la fine dell'obbroscuro regime subì ancora persecuzioni e prigioni.

Nel 1935 ritornò in Spagna, e il 19 luglio 1936 partecipò con un suo figlio maggiore alla lotta a Barcellona, dove era maggiore il pericolo, partendo poi, sempre col figlio, con le prime « Tribù » di militi della rivoluzione sociale.

Suo figlio presto cade in battaglia al fronte, e lui, tre mesi tardi, è reclamato di nuovo dalla C.N.T. e dalla F.A.I., che gli affidano l'incarico di fondare la scuola del militante, nella quale occupa tuttora il posto principale.

Per concludere, diremo che Buenacasa nella sua vita agitata, fu arrestato una quarantina di volte, insultato, malmenato, subendo complessivamente circa 7 anni di prigione e una decina di processi per delitto d'opinione, grazie alla feroce persecuzione del pensiero della vecchia Spagna inquisitoriale. Ha pubblicato diversi scritti, fra i quali: « Il movimento operaio spagnolo — Storia e critica — 1886-1926 », con prologo di Nettlau; « Autonomia e Federalismo », riassunto del libro di Peloutier sulla storia delle Borse del Lavoro in Francia; « Il Manuale del Militante », lavoro che dovrebbe essere tradotto in più lingue, ed infine un dramma teatrale « Mas lejos » (Più lontano), rappresentato con successo e lodato da giornali di tutte le tendenze.

Ma la caratteristica maggiore di questo infaticabile e disinteressato lottatore, carico di famiglia, perseguitato, vivente fra privazioni e pericoli, è che non fu mai funzionario retribuito, lavorando sempre da ebanista, salvo il tempo passato in prigione, gli otto mesi che diresse la stampa confederale ed ora come direttore della Scuola del militante.

Tanto, credo, basti per spiegare in che mani si trovi la

## Scuola del Militante.

Avvo di questa scuola le migliori referenze, ma il meglio era di visitare Buenacasa per essere informato con precisione sugli sviluppi e scopi dell'organismo da lui diretto. Accostò l'amico Manuele, che risponde senza esitazioni a quanto gli vo chiedendo.

— Esistono altre scuole del genere altrove, o mancano totalmente?

— Non c'è dubbio, la nostra scuola è l'unica al mondo nel suo genere. Gli sforzi dei compagni inglesi, francesi, italiani, svedesi, ecc., per ottenere già da molti anni quello che noi abbiamo ottenuto in qualche mese, non dettero i risultati voluti, perchè forse in nessuna parte come in Spagna si fa sentire la necessità di tale organismo.

— Sicuro, qui l'anarchismo ha i suoi maggiori sviluppi e la massa vi segue.

— Naturalmente, noi facemmo nel luglio 1936 una rivoluzione in risposta ai traditori del militarismo e della finanza. Numerose zone della Spagna operata, che seguivano già dalla Prima Internazionale i suggerimenti anarchici, iniziarono le più profonde e vaste trasformazioni che abbia mai registrato la storia. Il comunismo libertario fu attuato in modo integrale in numerosi villaggi della Spagna liberata.

— Tutte queste realizzazioni furono dunque dovute principalmente alla vostra propaganda di volontà e di fermezza?

— Sì, tutto ciò fu il frutto del nostro sforzo, dell'entusiasmo, dell'istinto e del volere d'una massa educata da noi, più che di una preparazione meditata e speciale. Bisognava vedere con che fede, coraggio e spirito ascoltavano le mie modeste parole migliaia di lavoratori, che da un punto all'altro d'una stessa regione mi seguivano, quasi fossi un Messia, quando uscivo dalle trincee per rappresentare la nostra organizzazione. Che desidero apprendere avevano quegli uomini, che praticamente m'insegnavano col loro gesti collettivi quanto teoricamente intravedevo appena, ma ne volevano conoscere e sapere sempre di più.

— Vi era certamente mancato la possibilità, il tempo e la libertà di fare di più, ma avete lo stesso fatto molto, date le situazioni.

— E' proprio che abbiamo avuto sempre mancanza di propagandisti e d'organizzatori adatti, ma non si deve ignorare che i migliori uomini nostri sono stati SOPPRESSI, attraverso re, reazioni successive, centinaia e migliaia di compagni isolati furono assassinati o resi inattivi in lunghi anni di prigionia, durante i quali soffirono tormenti indescrivibili. Per tutto ciò era necessario un'accademia di educazione e di competenze per dare capacità ai militanti che dovevano sostituire i dispersi.

— Dopo quanto tempo la scuola cominciò a dare dei risultati ed in che momento fu aperta?

— La scuola cominciò a funzionare dalle prime settimane dell'ottobre '36, sulla base di tre sezioni distinte: oratori, giornalisti, organizzatori. Tutte hanno funzionato regolarmente senza perdere un giorno attraverso i due anni che dura la nostra tragedia. Inoltre abbiamo dato delle lezioni di storia universale, spagnola e sociale. Tutti i nostri professori che hanno realizzato il loro enorme lavoro a titolo gratuito, hanno occupato regolarmente la tribuna all'ora esatta, particolare di grande significato in un paese dove tutti han la cattiva abitudine d'essere in ritardo nell'adempiere le loro mansioni.

— A quali risultati pratici siete arrivati?

— I risultati pratici? Superiori a tutti i nostri calcoli, a tutte le previsioni più ottimiste. Innumerevoli uditori ai nostri corsi a Barcellona, più di trenta filiali create in Catalogna dipendenti dalla nostra scuola centrale, senza contare quelle create o in via di formazione a Madrid, Valenza e Baxa (Granata), tutte sotto il nostro controllo e con eguale orientazione.

— Adesso, dopo tanti mesi d'insegnamento, quali sono le vostre attività?

— Si continua a dare numerose lezioni, conferenze, a tenere comizi nella propria scuola, in più di manifestazioni ed atti pubblici, celebrati fuori del nostro centro sociale, ai quali intervengono professori ed allievi superanti il migliaio. Inoltre si pubblica una rivista *Amanecer* (Aurora), destinata esclusivamente ad allievi che vogliono abituarsi a lavori di redazione e al perfezionamento della composizione. Questa pubblicazione la distribuiamo gratuitamente a tutti gli scolari, la mandiamo al fronte, agli ospedali, ai diversi ate nei, ai comitati superiori, ecc., che la leggono con grande interesse. I sindacati barcelonesi, a cui abbiamo chiesto aiuto, coprono, come ben si comprende, le spese che ne derivano.

— Quanti militanti sono ora capaci d'occupare cariche nei diversi organismi?

— I risultati positivi ottenuti sono i seguenti: Abbiamo esaminati, approvati e passati al Segretario regionale, che controlla tutta la propaganda della Catalogna, 24 oratori di buona formazione pratica e mentale ed altrettanti compagni atti ad esercitare il giornalismo. A sindacati e collettività abbiamo dati più di quattrocento allievi capaci per lavori meccanici e la propaganda sindacale ed anarchica. In più abbiamo pubblicata la seconda edizione del *Manuale del Militante*, un libro che crediamo unico nel suo genere, originale ed utile nel suo contenuto, riassuntivo del lavoro del nostro secondo anno di attività. Malgrado l'intensità delle nostre occupazioni, abbiamo avuto ancora il tempo d'organizzare molte serate teatrali nelle più grandi sale di Barcellona, dove il popolo accorre numeroso e sempre simpatico ad applaudire alla nostra opera, il cui ricavato è versato integralmente alla *Solidarietà Internazionale Antifascista* (S.I.A.), aiutando così il suo nobile lavoro umanitario. Ed eccoti riassunto, compagno, la nostra modesta parte data alla causa comune, non potendo parlare più a lungo della scuola, perchè ora mi manca il tempo sicuro però d'averti detto « bba stanza per renderti conto dell'interessante lavoro compiuto.

Ci salutiamo. Come ben comprendo che con uomini come Buenacasa, leali e generosi, appassionati e dinamici, volenterosi ed instancabili, si rovescia il mondo, si trasformano cuori e menti, ci si avvia sicuri al trionfo dell'anarchia.

Compagni di tutto il mondo sappiano imitare il bell'esempio del movimento spagnolo!  
Barcellona agosto 1938. D. L.

ERRICO MALATESTA **Fra Contadini** 20 cent. svizzeri 1 fr. francese.

## Conto chèques ed altro

In una nuova rivista *Pensiero e realtà* trovo queste righe:

Il compagno Bertoni, che col suo *Risveglio* si è sempre acquistato la simpatia ed anche l'appoggio di tutte le correnti dell'anarchismo, dopo 38 anni di pubblicazione del giornale si è visto sequestrare i soldi che noi gli mandiamo sempre quando possiamo. Un tale fatto avrebbe dovuto sollevare l'indignazione popolare e suscitare vigorose manifestazioni, per lo meno a fin di reclamare l'osservanza del diritto alla proprietà privata che governo e leggi sono lì a far rispettare. Ed invece, nulla. Ma se vi fossero stati degli organismi libertari ben piantati e diffusi non credo che tale prepotenza sarebbe passata così liscia.

Vediamo un po' come stanno le cose. Noi di organismi ne abbiamo parecchi e l'uno dopo l'altro sparirono. Tutti dipendono quasi sempre dall'attività d'uno o di pochi e venendo essa a mancare l'organismo scompare, tanto più se si tratta d'organismi di cui non si vive, ma da far vivere. Ma se avessimo avuto tali organismi, probabilmente si troverebbero sciolti e proibiti come quei del Partito comunista in vari cantoni. Oramai non si vive più sotto il cosiddetto « impero della legge », le teorie dittatoriali che Mosca ha proclamato, diffuso ed esaltato con tanta insistenza, lor signori dei governi democratici non mancano di applicarle sempre più illegalmente. Agguingiamo che noi constatiamo l'impotenza dei massimi organismi, composti di pacifisti della guerra sociale ancor più che di quella internazionale. Di quest'ultima infatti accettano gli ordini di marcia, ma rispetto alla prima son proprio pacifisti integrali! Il mondo operaio non pare più animato dello spirito di lotta ed un organismo di 5 milioni d'adeventi, come la C.G.T. francese, può contare zero. Tutto è retroguardia e non combattenti; l'avanguardia eventuale ha per ordine invariabile la ritirata strategica. Andare controcorrente, ecco il problema arduo assai.

Prima del nostro conto chèques, altri servirono di ricatto, ma i titolari tutti, invece d'insorgere contro una pratica illegale, vi si sottomisero, creando inammissibili precedenti. Fu allora un errore del Bertoni di non denunciare e far sopprimere subito il conto chèques, dal momento che poteva essere colpito dal più arbitrario dei sequestri. E così si è truffati di 2224 franchi svizzeri, più di 17.000 francesi, circa 512 dollari. Quando si assiste indifferenti ai massacri quotidiani di non combattenti in Spagna e in Cina è troppo chiedere d'indignarsi per una volgarissima truffa, anche se commessa per precisa dichiarazione a danno d'uomini ridotti alle più tragiche condizioni.

Due compagni di Francia, avendo reclamato alla Posta di Ginevra per il non pagamento del loro vaglia, si videro rispondere ipocritamente che erano stati versati a un conto preteso nostro, ma di cui non possiamo più disporre. Un'Amministrazione pubblica si presta così ad un miserabile inganno e vi persiste. Infatti, avendo noi chiesto regolarmente che il conto venisse soppresso, ci venne risposto che dovevamo mantenerlo per forza, senza dubbio per truffarci ancora di qualche versamento che potesse venir fatto per ignoranza al conto stesso, che figura ufficialmente come nostro ma non lo è più. A tanto può giungere il livore d'odiosi impostori che si pretendono neutri nelle cose di Spagna. Perchè è col pretesto di neutralità che venimmo truffati.

Insistiamo dunque presso i compagni:

**NON SPEDIRE VAGLIA NE CHÈQUES POSTALI A NOME DEL GIORNALE O DI BERTONI, PERCHÉ NON VENGONO PAGATI E SE NE RIFIUTA LA RESTITUZIONE AGLI SPEDITORI.**

L'Amministrazione postale svizzera si presta così, lo ripetiamo, a una vera truffa internazionale e al più odioso dei ricatti col quale si pretende che noi denunciemo i compagni che ebbero ricorso alla nostra solidarietà. A che punto può giungere una totale assenza di senso morale!

Dovevamo queste spiegazioni ai compagni che ci conservano la loro fiducia e il loro aiuto, di cui stiamo per avere più che mai bisogno. Infatti, in seguito ad un doloroso ed urgente appello dei compagni spagnoli, noi abbiamo proposto di destinare il fabbricato della Colonia scolastica estiva di Saint-Cergues al ricovero di cento bambini spagnoli, impegnandoci a fare le spese per una trentina, 300 franchi svizzeri al mese.

Non sappiamo ancora se la nostra proposta verrà accettata, ma speriamo che nessuna considerazione di parte vi si opporrà e che non s'incontreranno difficoltà insuperabili. Il contributo nostro contiamo fermamente che ne susciterà altri, malgrado le varie iniziative e i molteplici impegni già assunti. Ad ogni modo invitiamo i nostri gruppi ad occuparsi fin d'ora dell'aiuto che potranno eventualmente prestarci.

Il fascismo ha fornito dei miliardi a Franco; tutta la solidarietà fascista internazionale non ha nemmeno dato la centesima, forse la millesima parte. E' vero che a dare son sempre gli stessi, i pochi, che han già fatto notevoli sacrifici, ma è più che mai il momento di continuare a farne. Quel che si trovano sul fronte ed anche nelle retrovie in Spagna ne fanno ben altri. Non dubitiamo d'essere intesi e compresi.

## False interpretazioni

Vi è un punto di dottrina e di pratica, che bisogna chiarire per non dar luogo ad equivoci, soprattutto dopo gli avvenimenti di Spagna. Certuni hanno condannato dottoramente i nostri compagni spagnuoli, altri li hanno approvati per giustificare un loro anarchismo di marca speciale.

La questione è delle più semplici per chi non si compiace a fare il pasticcione. Noi qui esponiamo idee non nostre, ma tratte dalle più varie letture.

Auzitutto la teoria s'occupa e deve occuparsi soprattutto del punto d'arrivo, ma la pratica deve sempre tener conto del punto di partenza e delle necessità proprie ad ogni situazione. Così se la via retta è la più breve, vi si possono incontrare ostacoli che costringano a contornarli seguendo vorticosi laterali. In Spagna, per esempio, si sarebbe dovuto estirpare radicalmente il vecchio Stato repubblicano, ma se lo si fosse fatto Burgos diventava automaticamente il governo regolare di Spagna, con tutte le conseguenze che è facile immaginare. Il che non toglie che non avendolo fatto ne risultarono esattamente i mali previsti nella dichiarazione di Saint Imier. Così è per tutte l'altre concessioni e compromissioni fatte dai nostri. Ben lungi dal doverle ritenere per l'avvenire, esse risultarono dannose non solamente a noi in quanto movimento distinto, ma a tutto il popolo spagnuolo. Non dice niente a certuni il fatto che la maggior parte dei volontari non solamente anarchici lasciarono la Spagna dopo che il governo borghese si ritrovò in sella? La partecipazione italiana è ridotta a ben poca cosa e delle sue gesta non se ne parla più. C'è una certa ironia al vedere che è ben più questione di reduci che di combattenti, sia detto senza voler biasimare nessuno.

Malatesta ha ripetuto più d'una volta che l'anarchia non si farà tutta d'un colpo, sia perché tutti non siamo anarchici, sia perché un accordo con gli altri s'impone. Ma chi può dir prima quel che potremo o non potremo fare? E anche potendolo, vogliamo noi rinunciare a priori ad uno sviluppo ulteriore dell'anarchismo col menomare il nostro programma? Cosa ci sarebbe di più assurdo dallo stabilire un programma su quel che i nostri compagni spagnuoli non hanno potuto fare o avendolo fatto non poterono mantenerlo contro forze nemiche?

Noi non possiamo essere né rinunciatari, né totalitari « per la contraddizione che noi consente ». Dobbiamo avere un'enunciazione di principi, in base alla quale far concepire dei piani di realizzazione in tutti i campi da tutti i produttori. Rimarrà pur molto da improvvisare, ma ciò sarà tanto più possibile quanto più il popolo avrà una mentalità anarchica, come l'ha precisamente dimostrato la Spagna.

Ogni rivoluzione è un caso nuovo e nessuna si fa secondo un modello precedente. Fu ridicolo il pretendere far di Lenin l'ingegnere in capo della rivoluzione mondiale, diframante da Mosca con le parole d'ordine, comandi, ecc. Ne seguì tutta una serie di catastrofi che hanno fatto rilegare in soffitta leninismo e rivoluzione per stendere la mano ai clericali ed ai fascisti. Lo spirito d'imitazione del male è purtroppo assai diffuso nella nostra povera umanità, senza contare l'ammirazione idiota per non importa quale successo. Chi non ricorda quei cretini che all'indomani della sguaiata « marcia su Roma » esclamavano: Ecco come si fa una rivoluzione! E si affrettarono a diventare « rivoluzionari » di quel nuovo specialissimo coño.

I nostri compagni spagnuoli non pretendono far da maestri; essi dicono semplicemente: Ecco quel che abbiamo fatto noi. Cercate di far meglio! — E in quanto concerne gli strappi ai principi li scusano come dovuti a particolari circostanze tragiche, ma non intendono affatto farne dei canoni d'uno specialissimo neo-anarchismo. Non domandano invece che di farla finita al più presto con una alleanza in cui, secondo la famosa definizione di Bismarck, fanno da cavallo, mentre la coalizione bolscevico-borghese fa da cavaliere.

Gli avvenimenti di Spagna hanno confermato i principi, diciamo così, classici dell'anarchismo. Averli sacrificati col solo fine di poter continuare la difesa contro l'invasione straniera, questione del resto di vita o di morte soprattutto per i nostri, non prova niente contro la teoria e la pratica anarchica, neppure per quel che concerne la condotta della guerra. Bisogna respingere l'insinuazione che i nostri avrebbero riconosciuto la superiorità delle direttive bolscevico-borghesi. Vi restettero in un primo tempo con le armi alla mano, poi dovettero cedere alla controrivoluzione che ha fatto della guerra una semplice difesa del territorio nazionale.

Fanno letteralmente schifo quei comunisti e socialisti che continuano a clanciare di marxismo e di rivoluzione ed approvarono il colpo di Stato del maggio 1937 contro quanto si era realizzato di socialismo. La guerra sorda ed anche aperta specialmente contro le realizzazioni popolari e le collettività continua e tanto peggio se potrebbe essere causa di demoralizzazione al fronte.

Non bisogna permettere false interpretazioni, soprattutto a quei che si presentano in veste d'anarchici e che vorrebbero fare delle più dolorose contraddizioni imposte da una specie di tradimento mondiale un nuovo credo rivoluzionario. L. B.

## Commediografo commediante

Henry Bernstein, il noto autore drammatico francese, ebreo di razza seppure non più di religione, notoriamente filofascista e come tale invitato e festeggiato a Roma nel 1923, e poi insignito della croce dei Santi Maurizio e Lazzaro da Mussolini, si è deciso or fa qualche giorno a rinviare al duce « l'alta onorificenza » accompagnata da un telegramma spiegante come ciò facesse in seguito alle disposizioni da lui prese contro gli ebrei.

In più Bernstein ha scritto per il giornale filofascista *Paris-Soir* un articolo preposto a spiegare e giustificare il suo gesto, articolo dal quale è giocoforza dedurre che si può essere degli eccellenti letterati, dei fini analizzatori delle reazioni dell'animo umano, ma che è più difficile evadere dalle strette dell'egoismo di casta, per cui i problemi a più vasto sfondo sociale, valutati col metro dell'interesse contingente, forniscono nel loro incessante variare materia alle più stridenti contraddizioni.

Non altrimenti che così si può spiegare che il Bernstein abbia potuto considerare e proclamare Mussolini un europeo di genio, un socialista nel vero senso della parola, fino al 1936, e che poi questo stesso Mussolini sia divenuto oggi una pezza da piedi pel fatto che, calcando le orme dell'emulo tedesco, dando un calcio al fascismo liberale se la prende con gli italianissimi ebrei di laggiù che poverini! « hanno speso gran parte delle loro ricchezze per finanziare l'impresa fascista ».

Il Bernstein, nel suo articolo, insiste nel dimostrare le contraddizioni della politica estera mussoliniana, facendo rilevare come egli permettendo a Hitler d'invadere l'Austria abbia in un'ora annientato quindici anni di sforzi per la conquista dell'influenza italiana nell'Europa danubiana. E fa notare anche, come non appena nel 1934 il cancelliere austriaco Dollfuss cadde assassinato dai sicari di Hitler, Mussolini dopo un discorso violento di riprovazione, inviò cento mila uomini sulla frontiera del Brennero ed ospitò nella sua casa la vedova ed i figli dell'assassinato, per poi, quattro anni dopo, negare ogni aiuto a questa stessa signora che coi figli bussava alla Legazione italiana di Vienna, supplicando di sottrarla alla minaccia di assassinio. E ricorda anche come Mussolini lui stesso ebbe a dichiarare nel 1932 che « un problema razzista non esiste in Italia, anche perché è appunto dal felice incrocio delle razze che si forgia la bellezza e la forza delle nazioni ». E dopo essersi posta la domanda del perché Mussolini, dopo qualche tentennamento, abbia finito per cedere alla piccola cricca degli estremisti, ne dà la spiegazione affermando che « un rinnegamento è fatalmente seguito da molti altri ».

Giova qui rilevare che se l'analisi non è esente da spirito critico, la spiegazione è delle più banali, e si ritorce, al lume della logica, contro Bernstein e la numerosa schiera dei bernsteiniani. Se infatti è vero che Mussolini ha dal socialismo in giù rinnegato tutto e tradito tutti, non è men vero che Bernstein ha in realtà messo in soffitta il liberalismo, gli ideali di libertà.

A vero dire il caso Bernstein non c'interessa in sé, ma in quanto ritrae il pensiero e la posizione di quell'ibrido agglomerato di massoni, liberali e democristiani che nel 1922 in nome di Cristo e dell'Anticristo si offrirono e prestarono quali ausiliari per l'opera di crocifissione del popolo italiano sulla croce della più fosca reazione, di quel popolo che prima avevano sospinto sui campi del massacro guerriero, e poi sul binario morto della democrazia politica e borghese.

Oggi questi signori che nel 1922 finanziarono e spalleggiarono la reazione fascista contro i lavoratori trovano che il fascismo rinnega e tradisce, non, ben inteso, come vuol farsi credere, in quanto abbandona a Hitler l'Austria e alla vendetta del nazismo austriaco la signora Dollfuss, ma perché, dopo avere spremuto fino all'ultima stilla il limone proletario, quel fascismo, stretto dalla morsa dei bisogni, affonda brutalmente le sue mani sacrileghe nei loro forzieri. E' in certo senso e misura la bisaccia che morde il ciarlatano.

Perché in Italia — così come del resto in Germania — l'antisemitismo non è altro che la copertura di un problema finanziario. In Italia Mussolini ha ceduto alla cricca degli estremisti, perché han fatto valere che la fortuna degli ebrei ammonta a circa 25 miliardi e che con un ben congegnato piano di persecuzione una decina di questi resteranno nelle mani del governo, cioè della cricca, per i suoi più urgenti bisogni. In altri termini la campagna antisemita è un modo di pelare la gallina senza che possa gridare.

Ben inteso, in quanto il nostro senso morale non ha nulla a vedere con la morale del selvaggio, che in fondo è quella di Bernstein, noi non possiamo non stigmatizzare il modo di procedere della banda mussoliniana; ma dobbiamo subito aggiungere che si tratta di panni sporchi della famiglia borghese e reazionaria. E quello che ci preme ancora di più è di mettere in guardia gli antifascisti proletari contro questi antifascisti non della sesta, ma della ventesima giornata, in quanto nulla potrebbe essere più pregiudizievole alla causa dell'antifascismo proletario e rivoluzionario del fatto che quei che furono i padri putativi del fascismo e i suoi finanziatori riuscissero a rifarsi una verginità, ad acquistare un qualsiasi credito ed influenza.

No, non possiamo né dobbiamo aver nulla di comune con un antifascismo del genere, seppure tali episodi ci interessano quale dimostrazione del processo di decomposizione del mondo borghese. Per noi è perfettamente eguale che i 25 miliardi restino nei forzieri della ebreo-massonica Banca Commerciale o passino in parte in quelli della fascista Banca d'Italia o nelle tasche della sinistra banda. Appartengano a chi si voglia, il giorno della resa dei conti saranno espropriati quale patrimonio sociale e adibiti al soddisfacimento dei bisogni collettivi.

No, le masse sfruttate ed oppresse non hanno ragione alcuna di parteggiare per l'una o l'altra frazione o fazione della classe dominante dei rispettivi paesi, così come non lo pos-

## Comunicati

### COMITATO CAMILLO BERNERI

Abbiamo ricevuto dal Comitato Camillo Berneri sulla sua gestione dal 31 marzo al 25 agosto 1938, un comunicato che la mancanza di cifre e di spazio non ci permette di pubblicare in intero.

Rimanevano in cassa al 31 marzo fr. 1459, e le entrate per sottoscrizioni e vendite ascsero a fr. 8435.65. Totale fr. 9894.65.

Le spese sono così indicate:

|                                                |             |
|------------------------------------------------|-------------|
| Ristampa fotografie                            | Fr. 415 —   |
| Saldo stampa <i>Pensieri e Battaglie</i>       | 5835 —      |
| Mille copie <i>Guerre de classe en Espagne</i> | 1007 25     |
| Spedizioni e corrispondenza a Parigi           | 1168 —      |
| Corrispondenza Tosca                           | 83 90       |
| Totale uscite                                  | Fr. 9009 15 |
| In cassa al 25 agosto                          | Fr. 885 50  |

Il Comitato ringrazia tutti i compagni che hanno incoraggiato e aiutato la sua iniziativa. Ricorda loro che è solo agli inizi del suo lavoro e che calcola sul concorso di tutti i buoni e volenterosi per poterlo continuare. Invita tutti i compagni a leggere ed a diffondere *Pensieri e Battaglie*. Da questo libro, come scrisse Bertoni « la figura di Camillo Berneri ne esce illuminata da un profondo spirito d'umanità e da un continuo bisogno d'elevazione morale ».

Presso il Comitato ci sono le seguenti opere del nostro martire:

*Pensieri e Battaglie*, fr. 12. — In francese: *Mussolini e la conquista des Baléares*, fr. 10; *Le Juif antisémite*, fr. 8; *Guerre de classe en Espagne*, fr. 8.

Per la Francia, aggiungere 1 fr. per spese d'invio. Per richiesta di libri, rivolgersi a Jeanne Caleffi, 20, rue de Terre-Neuve, Paris 20°. Per invio di denaro: Paris, chèque postal 2271 79.

\*\*\*

Il Comitato anarchico pro Spagna di Pittsburgh, Pa., aveva, in data 28 scorso marzo, spedito all'analogo Comitato nostro di Parigi uno chèque dell'American Express Co. di dollari 121.45, e non vedendolo registrato reclamò alla Banca stessa, la quale si fece rispettare il chèque per farlo fotografare. Ed ecco quale ne fu il seguito:

Paris, 8 agosto 1938.

Carissimi compagni di Pittsburgh,

Vi informiamo che oggi stesso abbiamo potuto riscuotere il chèque di cui ci avete inviato copia fotografica. E' stata una buonissima idea quella del cliché, e ci ha dato modo di trovare immediatamente chi aveva riscosso il denaro che non gli apparteneva. E' difficile comprendere come altri ha potuto impossessarsi della raccomandata indirizzata ad Auro d'Arcola. Non possiamo sapere se esisteva la complicità del portatore o d'altri. Fatto sta che chi aveva riscosso i 3900 franchi sono i comunisti del Comité d'aide au peuple espagnol. In seguito al nostro intervento deciso, documenti alla mano, essi ci hanno rilasciato un altro chèque, che abbiamo riscosso oggi stesso. Noi vi rilasciamo ricevuta di detta somma, passata alla nostra amministrazione, tuttavia attendiamo da voi conferma di poterne disporre.

Comitato anarchico italiano pro Spagna.

\*\*\*

### UNIONE ANARCHICA ITALIANA

#### Federazione delle Bocche del Rodano

MARSIGLIA. — Resoconto finanziario della festa campestre del 28 agosto 1938 a Sant'Antonio:

Entrate: Vendita biglietti lotteria Fr. 363.—  
Incasso buffet da campo 763.—  
Totale entrate Fr. 1126.—

Uscite:  
Circolari e biglietti ai fiduciari Fr. 20.—  
Stampa biglietti lotteria 70.—  
Forniture per il buffet 527.—  
Mancia al portiere della campagna 20.—  
Servizio camionetta 30.—  
Totale uscite Fr. 667.80

Beneficio netto Fr. 460.20  
così ripartiti: al Comitato locale per vittime politiche 200; a un compagno degente all' Ospedale 50. in cassa al Gruppo iniziatore 210.20.

Ecco i numeri vincenti della lotteria: 661 — 961 — 429 — 607 — 800.

\*\*\*

Abbiamo ricevuto il primo numero di *Pensiero e realtà*, rivista critica e polemica di partiti e di avvenimenti. Indirizzi: per gli Stati Uniti Pasquale Scipione, 21 So. Fairview ave., Upper Darby, Pa.; per la Francia e tutti gli altri Stati, Marcel Renouard, 55, boulevard Saecoman, Sainte-Marguerite, Marseille.

La copia: per gli Stati Uniti 10 cents; per la Francia 1 franco.

sono né lo debbono fare per l'uno o l'altro potere statale dei vari paesi. Il proletariato ha ben marcate le linee della sua politica, che è quella di abbattere dovunque può, più presto può, il sistema capitalista-statale per aprire e spianare sempre più le vie alla rivoluzione sociale in Europa e nel mondo, poi che solo con l'abolizione dello sfruttamento capitalistico e della violenza tirannica statale per realizzare la libera Federazione dei popoli, cadranno disarmati odii di razza e di credenza e troveranno facile soluzione tutti i problemi etnici che il capitalismo s'ingegna, avendone interesse ad intrattenere ed acuire.

Parigi, 15-9-38.

Numitore.

Al Congresso della Prima Internazionale, a L'Aja (Olanda), nel 1872, Marx, fabbricatasi con male arti una maggioranza fittizia, faceva votare l'espulsione dei compagni nostri James Guillaume e Bakunin. Ne venne la scissione, e delegati spagnuoli, italiani e svizzeri riuniti pochi giorni dopo, così formulavano

## I principi anarchici.

Il Congresso riunito a Saint-Imier dichiara:

- 1° che la distruzione di ogni potere politico è il primo dovere del proletariato;
- 2° che ogni organizzazione d'un potere politico sedicente provvisorio e rivoluzionario per giungere a tale distruzione non può essere che un inganno di più e sarebbe così pericolosa pel proletariato come tutti i governi oggi esistenti;
- 3° che, respingendo ogni compromesso per giungere al compimento della Rivoluzione sociale, i proletari di tutti i paesi devono stabilire, all'infuori di ogni politica borghese, la solidarietà dell'azione rivoluzionaria.

Questi principi rimangono sempre veri, anche se non possono venire applicati come in Spagna, poichè ne risultò l'insuccesso della rivoluzione.

E' bene aggiungere per non dar luogo a commenti errati o maligni che con l'annientamento del potere d'oppressione politica deve procedere di pari passo la soppressione d'ogni potere di sfruttamento economico con l'espropriazione di quanti beni e mezzi permettono di asservire il lavoro degli altri.

Abbiamo ricevuto troppo tardi per inserirlo in questo numero un manifesto dell'Unione Anarchica Italiana al popolo italiano ed ai lavoratori emigrati riferentesi alla minaccia di guerra. Lo daremo nel prossimo numero.

Abbiamo pel momento la pace e la guerra quali continua ad imporle il fascismo con la complicità inglese. Chamberlain non potendo ancora recarsi, come a Berchtesgaden, a Burgos, vi ha mandato la sua signora. Che canaglia il sommo dirigente della « democrazia »!

### LUGI GALLEANI

|                                             |         |
|---------------------------------------------|---------|
| Figure e figure (volume in gran formato)    | Fr. 2 — |
| Medaglioni — Aneliti e singulti (370 pag.)  | 2 40    |
| La fine dell'anarchismo ? (130 pagine)      | 1 —     |
| Contro Guerra e Pace, per la Rivoluzione    | 1 —     |
| Clemente Duval. Memorie autobiografiche     | Fr. 5 — |
| A. Borghi. E. Malatesta in 60 anni di lotte | 2 —     |
| Eliseo Reclus. Scritti (due volumi)         | 2 —     |
| Pietro Gori. Sociologia criminale           | 1 —     |
| Almanacco libertario pro V. P. per il 1938  | 1 —     |
| Dil della folgore, dramma americano         | 0 50    |
| Camillo Berneri. Il lavoro attraverso       | 0 20    |
| La Rivoluzione rurale                       | 0 20    |
| Pane e Libertà (Al lavoratori italiani)     | 0 20    |
| Gigi Damiani. Viva Bambollet! un atto       | 0 20    |
| Gigi Damiani. Del delitto e delle pene      | 0 20    |
| C. Berneri. L'operaioletaria                | — 20    |
| Simone Weil. Riflessioni sulla guerra       | — 2     |

In franchi francesi o belghi sei volte di più.

### Comitato Anarchico pro V. P. d'Italia

Alban FONTAN, poste restante, Bureau 14, PARIS (14)

Bilancio finanziario dal 1° al 31 agosto:

ENTRATE: In cassa al 31 luglio fr. 736.65; Giglioli 300; Fontenay, G. B. 20; Capriolo 10; Cleveland, Ohio, Pistillo 592.75; Toronto, Bortolotti 716.80; Philadelphia, Pa., Gruppo I Liberi a mezzo Margarite 428.60.

Totale entrate 2804.60

USCITE: per l'Italia 1692.85; a compagni prigionieri, espulsi e bisognosi, viaggio 1739.90; spesa Fontan 61; posta aerea e normale, cancelleria e viaggi 135.85. Totale uscite 3669.60

Disavanzo Fr. 825.—

### Pei Fratelli di Spagna.

PER UNA COLONIA INFANTILE SPAGNUOLA

Totale precedente Fr. 187 45

Genève: Charles pour pension Lucette 120 —

L. B. 5, R. P. (20) 2.40 7 40

Avanzo cassa locale V. P. 5 95

St. Gallen, Z. C. 2 50

Totale Fr. 323 30

### BILAN — BILANCIO

#### Recettes — Entrate

#### VENTE — VENDITA

Vente réunions 4.20, Chlasso 10, Lyon, Gruppo 18, Montauban, E. G. 3.30, Winterthur, A. M. 25. Total 60 50

#### ABONNEMENTS — ABBONAMENTI

Genève, A. Genoud 10, Istighofen, Michiellin 7, Uster, E. Gallin 10. Total 27 —

#### SOUSCRIPTIONS — SOTTOSCRIZIONI

Bruxelles, lista 128 fra compagni 16.50, Genève, H. D. 5, Kropf 2, Boris 2, Lausanne, Z. C. 0.50, D. 2.85, L. 0.30, V. 1.50, F. 1, B. 0.85, D. 1, Merchanteville, N. J., Charles Glasson 8.70, Montauban, L. 5, Callisto 5, T. 3, G. 1.50, M. 3, B. 5 (22.50) 2.70, San Francisco, Cal., L. Noll 4.35, St. Gallen, Z. C. 2.50, San Jose, Calif., O. Patano 21.95, Zurich, G. Sc. 4. Total 79.70

Totale des recettes au 30 septembre 167 20

#### Dépenses — Uscite

Déficit du numéro précédent 1349 05

Journal n° 1006 385 —

Frais de poste 41 30

Total des dépenses 1775 35

Déficit 1608 15

Tutti coloro che ci scrivono non dimentichino mai d'indicare il loro indirizzo per l'eventuale risposta. Noi non abbiamo sempre sotto mano i quaderni degli indirizzi e in ogni caso si eviterà a noi una ricerca.

Imp. Rue des Rois

## Manrovesci e Battimani

CATTOLICI E FASCISTI

Leggiamo in una corrispondenza dall'Italia del settimanale del Partito socialista italiano :

« Moltissimi sono i capi fascisti iscritti all'Azione Cattolica e non si sbaglia affermando che costoro sono assai più cattolici che fascisti. Prova ne sia il fatto che, chiamati al cospetto dei « federali » di tutte le provincie d'Italia (conforme ad ordine venuto dall'alto), ed interrogati sulla condotta che avrebbero tenuto in caso di urto aperto tra Chiesa e fascismo, essi hanno risposto molto laconicamente : — « Ancora questa situazione non si è avverata. Quando si avverasse... domanderemo consiglio ai nostri superiori ».

Inutile fare profezie. Noi crediamo tuttavia che risentiremo parlare del contrasto fra le due « potestà », e ciò perché l'intromissione nella politica italiana delle esigenze tedesche obbligherà prima o poi Mussolini a prendere provvedimenti contro i cattolici.

Hitler lo vuole. Egli sente che in Italia la forte reazione nei confronti del nazismo, della Germania, dell'asse, è dovuta principalmente alla propaganda cattolica. Egli dunque imporrà, e Mussolini, il vassallo, non avrà che eseguire. »

Noi non sappiamo quanto vi sia di vero in tutto ciò ; ma non ci sarebbe proprio da rallegrarsi se in Italia la maggiore opposizione dovesse essere quella dei papisti, con un papa fascista al cento per cento.

Intanto facciamo osservare che a Ginevra, per esempio, l'organo clericale appoggia Hitler contro la Cecoslovacchia. Il merito d'aver distrutto il movimento operaio è di quelli che contano e fanno perdonare tutto il resto dalla Chiesa cattolica.

### CA SENT LE FAGOT

Angelo Tonello, a cui mandiamo un affettuoso saluto, fa queste osservazioni :

« La classe lavoratrice si adagia facilmente a pensare con la testa degli altri e a sentire con il cuore degli altri : noi vogliamo che pensi col suo cervello, che senta col suo cuore !

In nessun altro modo si può dare al proletariato una coscienza liberatrice. E questa coscienza deve darla il Partito socialista, al proletariato, altrimenti saremo travolti dai messianismi di destra o di sinistra, e la povera gente non uscirà dalla millenaria concezione del pastore e delle pecore ; del capo che comanda e dei servi che obbediscono ; del dio, o dell'eroe liberatore, e dei redenti che si prostrano devoti. Carlo Marx disse che la redenzione del proletariato deve essere opera del proletariato stesso. »

C'è evidentemente un po' d'eresia anarchica nelle parole surriferite, anche se poste sotto l'egida di Marx.

### STORIA STIRACCHIATA

Tirar fuori tutti i vecchi clichés anti-anarchici, rifacendo la storia di Spagna, francamente ci pare non solo di cattivo gusto, ma impudente ed imprudente. Eppure ci tocca leggere questa frase concorrente al socialismo spagnolo :

« Niente arresterà più i progressi, lenti ma costanti, del movimento. Né le persecuzioni dei Sagasta o Canovas. Né la difficoltà di vincere la resistenza passiva della crassa ignoranza in cui erano tenute le masse. Né le barriere ideologiche del movimento libertario, forma proletaria e rivoluzionaria dell'individualismo liberale borghese. »

Quei che scrivono frasi simili quanto sarebbero lieti di poter tornare all'individualismo liberale borghese, al posto dello statismo totalitario fascista ! Eppure questo statismo è ciò a cui hanno sempre mirato, come lo prova la Russia, essi pure !

Continuiamo a citare :

« 1892. 1893. 1896. Anni turbolenti. Fatti di Jerez, bombe di Barcellona, leggi eccezionali, repressioni di Montjuich. Iglesias, dal Socialista, commenta questi avvenimenti. Condanna l'azione caotica e sterile. Attacca i governi oppressori. Lotta contro la repressione poliziesca e contro la corruzione elettorale. »

Col condannare l'azione caotica e sterile si giustificava la repressione per... l'ordine e la fecondità ! Ma senza quei dall'azione caotica e sterile cosa sarebbe avvenuto il 19 luglio 1936 ? Quel che è avvenuto nei paesi dall'azione elettorale, parlamentare, « scientifica », e che tralasciamo di nominare.

Verità schiacciante che non si può sopprimere : il solo paese che non si piegò al fascismo e gli muove una fiera guerra è quello dove esisteva un forte movimento anarchico. Non abbiamo bisogno di rispondere altro.

**Il nostro nemico è il nostro padrone.**

## Difensori della Libertà

Togliamo da Tierra y Libertad

UN SALUTO AGLI EROI DI TUTTI I FRONTI !

Salve, « guerrilleros » dalle bronzee faccie !

Avanti, galeotti della libertà !

Avanti, voi che andate alla difesa della nostra indipendenza, cantando gioiosi la gloria trionfale, elevando in alto gli inni araldici della giustizia, dell'amore e della pace.

Libero sia il passo agli eroi delle nostre trincee, libera sia la via ai figli del popolo, agli uomini giganti e forti che formano le allegre colonne della libertà !

Però, ascolta un momento soldato del popolo : Potresti dirmi perchè con tanta costanza lottate ?

— Perchè lottiamo ? rispose un soldato. Siamo i volontari del gran Luglio, e continuiamo la battaglia per la conquista dei nostri diritti, per una vita da essere umano, per la nostra indipendenza ed il supremo benessere.

Per la conquista di quello che ci appartiene : la terra, la macchina, la scuola, il libro, la scienza, la casa con luce ed igiene, la musica, l'arte, la poesia dell'amore e della pace.

Per una società dove la borghesia sola non abbia tutte le gioie della vita a prezzo delle nostre pene e del nostro sangue.

Per il trionfo dei contadini e dei loro figli, senza istruzione e senza pane.

Per gli operai della miniera, dell'industria, dei laboratori, delle fabbriche che lasciano bran delli di carne per un salario di miseria.

Per il nostro posto in un mondo nuovo di progresso e di civiltà.

Perchè preferiamo mille volte la morte prima di sottometterci ai piedi dell'invasore e dei Giuda traditori.

Perché la gioventù vede brillare sopra la sua fronte l'ardente sole della gioia e della libertà.

Per questa premessa lottiamo compagni, allegri, sicuri e fermi nella sicurezza della vittoria.

E' per questo che continuano ad essere tenute le trincee dall'est al sud, dal levante al centro, per questo scorre il sangue più nobile della nostra razza e della nostra gioventù.

Cosa c'importa che il mondo ci contempia impassibile, e che lo stesso proletariato di tutti i paesi resti indifferente, non avendo ancor compreso i fini supremi della nostra lotta ?

Dobbiamo ad ogni costo essere liberi, liberi come aquile, perchè non può sfuggirci l'agnonato riscatto.

Di fronte a un mondo traditore e vile, assassino e criminale, il leone spagnolo si rivela invincibile e giammai si lascerà dominare.

Così pensano ed operano i nostri « guerrilleros » ! Così !...

Indietro teutonici, indietro italiani, indietro servi della Chiesa e del Capitale, figli di papà, falangisti, requetés ignoranti, mori pidocchiosi, mercenari, ladri e traditori !

Indietro, l'esercito popolare avanza, virile, sereno, indomito, verso la grande rivincita, per il finale trionfo !

Salute, galeotti della libertà !

Hurra ! Hurra ! ai nuovi soldati dell'emancipazione, valorosi araldi del libero pensiero e del diritto !

Hurra ! giovani che affrontate la morte ed esponete sorridenti il petto alla mitraglia ! Hurra ! amanti della giustizia e della pace !

B. Hernaez

Barcellona, 3 settembre 1938

Al Comitato Anarchico Italiano Pro-Spagna,

Il nuovo Comitato Anarchico Assistenziale di Barcellona, nominato nell'ultima Assemblea Generale del 28 agosto u. s., e composto dai sottoscritti : GUERRIERI Settimo, ZANELLA Giuditta, FERRARI Guerrino, CARBONARI Biagio, comunica ai compagni tutti che con lui volessero collaborare, che le sue mansioni sono esclusivamente assistenziali verso i compagni prigionieri ed al fronte.

Tenendo conto dei momenti critici che attraversiamo, ci dichiariamo al disopra di tutto e di tutti i particolarismi personali e ci proponiamo di svolgere un lavoro assiduo e costante per il bene del movimento anarchico.

Vi saremo grati se vorrete comunicare a tutti la nomina del nuovo Comitato, e ci auguriamo di poter lavorare in buona armonia per aiutare i compagni che soffrono.

Indirizzo : Comitato Anarchico Italiano, Institut Libre, 491, Cortes, Barcellona.

Autorità e socialismo sono termini che si escludono per loro propria essenza.

Oppressione e libertà non possono convivere sotto il medesimo tetto in una promiscuità impossibile, come pretendono le teorie « scientifiche ».

## Documenti storici

Circola negli ambienti sovversivi barcellonesi una lettera aperta di Largo Caballero indirizzata alla direzione del partito socialista spagnolo, a cui ancora appartiene, nella quale il vecchio socialista si meraviglia che, dopo averlo per mesi e mesi insultato ed obbligato al silenzio, oggi lo si nomin, a sua insaputa, membro della commissione esecutiva del consiglio nazionale.

Ci pare interessante far conoscere come stanno le cose, lasciando subito la parola all'interessato.

Alla Commissione organizzatrice del Comizio per commemorare il 50° anniversario della fondazione del partito socialista operaio spagnolo.

A ratificazione della manifestazione che ieri vi feci verbalmente, ampliandola ancora, col fine di giustificare la mia negativa di pigliar parte a detto comizio, mi permetto di scrivervi queste linee.

Secondo gli articoli che ho letto sui giornali o le note officiose e manifestazioni verbali in comizi e conferenze, io ero un indisciplinato, un perturbatore, un cattivo socialista, un scissionista, un anarco-sindacalista, nefasto, e per la classe lavoratrice e per il partito socialista, quasi un traditore. Ho sofferto in silenzio tutte queste ingiurie e calunnie per lunghi mesi, e quando decisi ripresentarmi in pubblica tribuna per difendermi, se mi si permise una prima volta la riunione, prevedendo l'insuccesso, che fu invece il contrario, mi si proibì da un ministro socialista, aiutato dalla commissione esecutiva, di continuare a parlare, confinandomi perfino nel mio domicilio, allo scopo d'impedirmi di mettermi a contatto con i socialisti ; in più appropriandosi, con la violenza della guardia d'assalto e della polizia, dei periodici e delle federazioni socialiste che protestavano contro questi mezzi infami ed indecorosi.

Mi si è cacciato, senza alcuna spiegazione, in forma vergognosa, da segretario della U. G. T., dalla quale fui eletto unanimemente nel congresso del 1932 ; mi si è tolta la presidenza della minoranza parlamentare e della deputazione permanente.

Con questa campagna si è creato indubbiamente in alcuni settori della classe operaia organizzata un ambiente d'ostilità verso me, che non scomparirà, fintanto non si chiariscano le cose in un congresso, congresso che desidero come il vivere, perchè si possa fare giustizia quando sarà conosciuta la verità, verità impedita di far sentire fino adesso. Si può fare tutto questo per me, per un cattivo socialista quale io sono ?

Ed allora, è naturale, non posso pigliar parte in un atto così solenne e tanto storico come quello che si progetta, mentre se al contrario sono un buon socialista, meritevole della fiducia del partito e della sua direzione, che si chiarisca e si rettifici anticipatamente tutta la campagna fatta contro di me.

D'altra parte, cosa si potrebbe dire in questo comizio presieduto dal segretario del partito ?

Si potrebbe alludere se non ai fatti annunciati precedentemente, alla criminale scissione del partito consumata, se ben ricordo, nel 21, ed ai fatti sanguinosi che l'accompagnarono e che costarono la vita ad alcuni correligionari, per osservare direttamente che quel che dovrebbe presiedere il comizio d'unità spirituale del partito, è il principale autore di quel tragico momento ?

E se faccio menzione del caso, che, per imperativo della nostra coscienza non è possibile tacere, si potrebbe intavolare una discussione se l'alluso personaggio rispondesse ?

Inoltre in questo comizio si sarebbe forzati a sanzionare la politica che i socialisti praticano nel governo, quantunque non si sia d'accordo, o è possibile di fare una critica leale e sincera di questa, davanti al presidente del consiglio dei ministri, anche lui oratore di questo comizio ?

Come comprenderete, l'affare è molto più grave, di quello che a prima vista non si possa credere.

Si dirà : tutto questo si deve dimenticare sull'ara della guerra e del suo trionfo !

A me non passa inosservato questo trucco, e meglio ancora questo chantage che si sua troppo per tutte le necessità, al solo scopo di coprire bastanti mostruosità, ma è argomento che io già invoca in Settembre 1936, al costituirsi il governo che ho presieduto, e per certo ha poco servito di regola.

Detto ciò (e molto di più potrei dire), con tutta franchezza e sentimento vi partecipo che non posso prendere parte al comizio progettato, profondamente convinto che la mia assenza non pregiudicherà in niente i destini della guerra.

Francisco Largo Caballero

Nella seconda lettera, dopo aver

## Unione Anarchica Italiana

COMITATO di PROPAGANDA d'ITALIA

Comunicato ai compagni

Informazioni private e lettere giungono al Comitato Nazionale ed al Comitato interno di Propaganda, sulla situazione tragica dei compagni perseguitati, imprigionati e recentemente condannati o deportati al confino, nonché sulla tristissima e miserevole situazione del proletariato delle città e delle campagne, ridotto ormai all'estrema povertà da un regime di aberrazione e di follia autarcica.

Queste lettere, queste informazioni non sono che un grido di disperazione, non sono che un appello, che una sola voce : Aiutateci, fate qualche cosa che serva a liberarci, gridate al mondo contro i nostri affamatori, contro i nostri tiranni, siate di noi i validi sostenitori.

E sono giovani che non conosciamo, e sono vecchi che ricordiamo dei tempi passati... Si rivolgono a noi perchè hanno saputo che lottiamo per loro, domandano, ci cercano, ci trovano, ci ricordano il loro passato e ci spronano per l'avvenire...

Si può restare sordi ? Si può continuare ad ignorare il nostro dovere ? NO, NO. La nostra lotta deve iniziarsi più audace, più energica, senza quartiere, senza tregua. Ovunque si annida il fascismo, egli deve essere combattuto, sabotato, boicottato, schernito, discreditato agli occhi di tutti. Il fascismo ha troppo lungamente potuto manipolare all'estero ed all'interno indisturbato. Il nostro odio deve riaccendersi più veemente, più terribile. Da un capo all'altro del mondo, ogni antifascista, ognuno di noi deve essere una capacità dinamica che agisce e combatte contro il mostro.

I compagni, i lavoratori italiani sparsi ovunque debbono ascoltare e raccogliere l'appello con noi, non lesinando né fondi, né solidarietà morale e materiale, affinché l'Italia fascista crolli sotto il peso delle malefatte dei suoi governanti, per riconquistare il suo pane e la sua libertà.

Per la libertà del popolo italiano, per l'abbattimento del fascismo italiano che serve di esempio alla Borghesia ed al Capitalismo internazionale per instaurare ovunque il fascismo, PER ALIMENTARE LA LOTTA E LA PROPAGANDA ANARCHICA, PER LA LIBERAZIONE DEI NOSTRI FRATELLI, SOTTOSCRIVETE, INVIATE FONDI al nostro fiduciario per l'estero.

Il Comitato di Propaganda d'Italia

(Agosto 1938)

ricordato ai compagni, come mai che : « nel cammino pertanto seminato di rose », l'intransigente, l'uomo, dei rancori, il guastafesta Caballero, si voglia di nuovo eleggerlo nella commissione del partito, scrive in questi termini, prima di ricevere la nomina ufficiale :

Con certa sorpresa ho letto la vostra lettera, comunicandomi che il comitato nazionale mi ha nominato consigliere a vita del Partito. Non è male ricordare che recente è la campagna fatta da voi, orale e scritta, con la cooperazione del partito comunista, che mi presentava in faccia al proletariato spagnolo come un indisciplinato, ambizioso, scissionista, vanitoso, superbo, quasi traditore, senza permettermi di difendermi, e adesso m'invitate senza nemmeno una previa vostra rettifica, a far parte dell'esecutivo.

In più, nella nostra organizzazione generale non esistono cariche di questo genere, né questo comitato può crearle, e se esistessero dovrebbe essere deliberazione di congresso, o della collettività del partito, e mai di voi altri.

Per tutto questo considero compiere il mio dovere di socialista con l'esatta interpretazione degli statuti, non volendo contribuire che siano mistificati, rifiutandomi di accettare l'incarico che mi offrite.

Sempre per il socialismo,

Francisco Largo Caballero

Si può certamente ricordare il passato di un Caballero socialista, consigliere di Primo De Rivera, si può ricordare il suo socialismo di politicante come tutti i politicanti della sua scuola, ma riconosciamolo, in questo momento non avendo voluto abdicare la sua indipendenza, non avendo voluto mettersi agli ordini di Mosca, ci pare non trascurabile cosa, che un uomo che poteva essere un dittatore, rivendichi dignitosamente la sua libertà e staffili gli stessi compagni di partito che, noncuranti delle idee, marciano mani e piedi legati sulla via della rinuncia, ch'è la negazione del socialismo e della rivoluzione.

Registriamo dunque il pensiero attuale di questo vecchio socialista, che ci è stato sempre avversario, ma registriamolo senza farci illusioni pel caso che Caballero riprendesse il potere. D.